



HAL
open science

L'araignée dans l'espace domestique

Étienne Vrignaud

► **To cite this version:**

Étienne Vrignaud. L'araignée dans l'espace domestique. Architecture, aménagement de l'espace. 2023. dumas-04090530

HAL Id: dumas-04090530

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04090530>

Submitted on 5 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

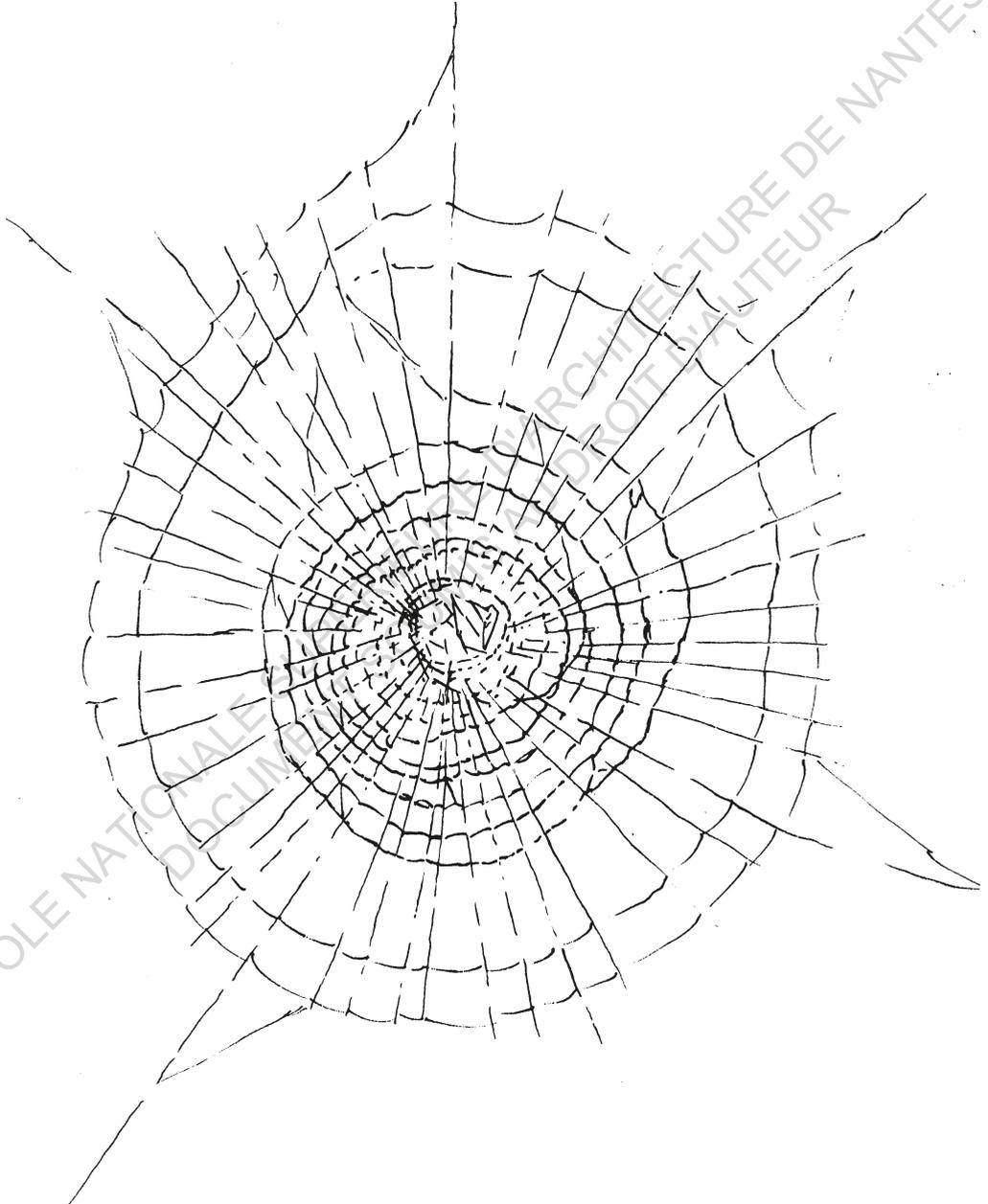
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Etienne VRIGNAUD

L'araignée dans l'espace domestique



Sous la direction de Anne Bossé
École Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes - 2022

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Remerciements

Je remercie ma compagne Yuna d'avoir eu la patience de m'aider dans la rédaction de ce mémoire, et d'avoir supporté de lire et écouter le contenu de ce mémoire malgré son aversion pour les araignées.

Pour les mêmes raisons, je remercie ma mère Sarah et ma soeur Joanne pour leurs relectures attentives et leurs conseils, sans lesquels ce document ne serait pas ce qu'il est.

Enfin, je remercie mon père Pierre pour m'avoir toujours encouragé à apprendre des sciences naturelles et pour ses relectures, du fond du coeur, merci.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Avertissement

Le sujet de ce mémoire peut donner lieu à une gêne pour des personnes phobiques, soyez prévenu.e que cet ouvrage comprend des descriptions, des dessins, ainsi que des photographies d'araignées.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Préface

De nombreuses anecdotes et souvenirs circulent dans ma famille, d'une araignée dans les cheveux, dans les draps, ou sur le sol de la salle de bain. Elles représentent dans ces histoires un mal tapi, tentant de nous embusquer, ou découvert sur le fait alors qu'il prépare un coup. Je n'ai moi-même jamais eu vraiment peur des araignées, bien que ma mère a toujours souffert d'une aversion profonde pour elles. bercé par ses récits, j'éprouvais une fascination pour ces toiles que l'on tolérait pourtant partout dans la maison familiale. Mes parents, instituteurs, voyaient d'un bon oeil ma curiosité, et mon père m'a appris à différencier quelques espèces : tégénaires, épeire, pholque, ségestrie. J'aimais les observer pour mettre en pratique ces connaissances.

Plusieurs activités étaient proposées aux élèves de l'école primaire des Marsauderies pour nous occuper pendant la récréation. Les filles avaient les leurs, l'élastique, le méli-mélo, ou simplement la discussion. En tant que garçon, il était préférable de jouer aux billes, au foot, et les cartes



Pyrrhocoris apterus,
photographié par Jean-
Pierre Bazard.

pokemon étaient encore tolérées quand j'y faisais ma scolarité. J'étais souvent envahi d'une certaine plénitude en regardant le très large bâtiment, une école de l'après-guerre, située dans un quartier de maisons ouvrières, flanquée de deux entrées symétriques, indiquant « Ecole des filles » et « Ecole des garçons », qui, dans les années 2000, correspondaient alors aux cours élémentaires et cours moyens. Je me demandais quelles histoires, quels élèves, quels évènements exceptionnels ces murs et ces toits avaient abrités durant leurs décennies d'existence. Dans les deux préaux où l'on organisait des « béréts » les jours de pluie, il y avait des toiles d'araignée. De grandes nappes habillaient les fenêtres vétustes par dizaines. Rapidement, j'avais trouvé pour mes camarades une nouvelle activité de garçon. Nous attrapions un gendarme (*Pyrrhocoris apterus*) que nous posions sur une des toiles. Nous voulions ainsi observer l'araignée sortir de sa retraite alors qu'elle allait chercher sa proie, le but étant de trouver la plus grosse, la plus impressionnante, et de sauver l'insecte à temps pour essayer toutes les toiles. Pendant plusieurs semaines, nous avons ainsi écumé tous les recoins de la grande cour de récréation. Les épeires et tégénaires que nous voyions étaient pour nous d'impressionnantes créatures. Un jour, nous avons réussi à capturer une épeire diadème dans le réservoir d'un taille-crayon. J'avais l'honneur de garder l'objet, et durant l'après-midi, de libérer temporairement l'animal pour le montrer. Le lendemain, j'ai trouvé l'araignée

morte et sans vraiment comprendre comment, j'en ai déduit que la captivité que nous lui avons imposé l'avait tuée. Restait alors de nos expéditions une cartographie très précise de la cour de récréation. Nous avons, pendant plusieurs semaines, exploré en profondeur ce territoire pour essayer de percevoir les lieux à l'échelle des arthropodes, cherchant les recoins, les zones ombragées, les angles formés par les allèges, gouttières, les assises, les poutres et les arbres qui composaient les lieux. L'architecture avait pour nous un sens déformé, car nous avons appris à lire son vocabulaire dans une autre langue.

Le 6 avril 2022, en outre, la cinquante millième espèce d'araignée a été découverte (une saltique du nom de Guriurius Minuano). Si les chercheurs en aranéologie découvrent chaque année plusieurs espèces, il est certain que beaucoup demeurent encore inconnues. Les fourmis, en comparaison, comptent moins de trente mille espèces recensées. De cette formidable diversité découlent autant de couleurs, de tailles, de régimes, de moeurs, de formes. Ces arthropodes régulent la population d'insectes, tout en se régulant entre eux, et participent indirectement (au même titre que presque toutes les espèces) à rendre la biosphère vivable pour les humains. L'écrivain, philosophe et arpenteur Baptiste Morizot emploie le terme "*alphabétisation*", afin de qualifier la tendance inverse, qui consisterait à reconstituer dans notre langue une

Morizot, B. (2018).
Chapitre 15. *Le devenir du sauvage à l'Anthropocène*: In *Penser l'Anthropocène* (p. 249-264). Presses de Sciences Po.

2 : Barthes, R. (1980).
La chambre claire : Note sur la photographie. Gallimard.
Barthes y explique que la photographie est un objet difficile à décrire selon des termes photographiques.

diversité de termes équivalente à celle du vivant. Il écrit également « *l'Anthropocène est l'autre nom de l'émergence d'une cohabitation de fait rapprochée et généralisée avec le reste du vivant : ils ne sont plus dehors, dans un dehors sauvage inaccessible et intact, hostile ou pur suivant l'encodage que l'on désire, c'est-à-dire dans une wilderness. Ils sont parmi nous* » (Morizot, 2018 p.249). Ainsi, l'araignée, en tant qu'espèce sauvage mais présente dans notre quotidien, cristallise un certain rapport au vivant qu'entretient notre société moderne : méconnue et ignorée, dépourvue d'interfaces communes avec les sapiens que nous sommes, mais bel et bien présente dans nos espaces domestiques. Ce mémoire tentera de proposer une compensation spécifique à l'érosion de ce savoir populaire en proposant un tour d'horizon de ces arachnides, afin de (re)créer une alphabétisation de l'araignée domestique.

Enfin je trouve qu'il est difficile de parler d'architecture. Au même titre que la photographie selon Roland Barthes², l'architecture est une discipline, dont on va parler par le biais de la technique, de la politique, de l'esthétique, de l'Histoire ou de la pratique, mais sans jamais proposer au phénomène de l'architecture une approche... Architecturale. Si autant de disciplines peuvent en leurs termes décrire et expliquer l'architecture, pourquoi pas l'éthologie ? Nathalie Blanc, dès les années quatre-vingts, avait suggéré par sa thèse sur la blatte en milieu urbain que le comportement des animaux avait à nous apprendre sur la fabrique de la ville. Si aujourd'hui ce

constat ne fait pas vraiment dissensus, ses implications me semblent encore mal comprises : tous les animaux pouvant vivre en ville devraient donc faire l'objet d'études d'architectes et d'urbanistes. Il s'agit là d'un des objectifs du séminaire de recherche « Observatoire de l'ensauvagement » dans lequel s'inscrit ce mémoire. Je souhaite donc par ce travail tenter d'apporter ma contribution à ce travail étho-architectural en cours, ici : l'araignée dans l'espace domestique.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Introduction

« *Le plus urgent, en ce qui concerne la question urbaine et son lien avec la nature sauvage, est d'inventer de nouveaux récits sur les désirs d'habiter et les espèces qui nous accompagnent. [...] Il paraît intéressant de promouvoir une nouvelle vision de la vie, toute en proliférations, en accentuant la place de l'écologie, et d'une écologie qui ne soit pas uniquement scientifique, mais également une écologie de l'esprit et des rêves* »¹. (Blanc, 2021, p.8) Ce constat conclut *Impossible sauvage urbain* de Nathalie Blanc. Le sauvage, qui a longtemps servi à la ville à se définir comme son antithèse, est aujourd'hui observé et envisagé en entité hétéromorphe, dont on commence à définir la place dans les zones urbanisées. A ce titre, la ville, et tous les espaces domestiqués, ne sont alors plus l'absence de vie incontrôlée, mais bien un lieu du déséquilibre écologique compris dans l'espace sauvage, dans lequel les espèces disparaissent ou prolifèrent. Il apparaît pourtant que notre mode de fabrication de la ville ignore en règle générale la condition de l'animal sauvage. Pour cause, le triangle « programmation-conception-construction » domine au-

1 Blanc, N. (2021). *Impossible sauvage urbain*. Textes et contextes, 16(II).

Un entretien mené avec Nathalie Blanc est disponible en annexe de ce mémoire.



Ecole de la biodiversité, photographiée par Takuji Shimmura

2 Sordello, R. (2017). *Pollution lumineuse et trame verte et bleue : Vers une trame noire en France ?* Territoire en mouvement, 35. <https://doi.org/10.4000/tem.4381>

Les trames vertes correspondent aux corridors de biodiversité ininterrompus entre espaces naturels, les trames bleues aux zones aquatiques, et les trames noires aux couloirs non soumis à l'éclairage nocturne. Il s'agit d'outils géographiques permettant une compréhension plus fine du comportement du vivant face à la ville.

aujourd'hui encore toute entreprise de projet urbain. Les missions des architectes concernant les deux dernières phases, ceux-ci n'ont pas ou peu de pouvoir de décision sur la phase « programmatique », qui elle est décidée par le client, qu'il soit un acteur privé ou public. Or, c'est précisément à ce moment que se pose la question : qui la construction accueille-t-elle ? La présence animale, à ce stade, est souvent ignorée, bien que quelques projets contemporains tendent à requestionner ce dogme. On peut notamment évoquer l'école des sciences et de la biodiversité, livrée en 2014 par l'agence Chartier d'Alix à Boulogne-Billancourt. Plus localement, des mesures visant à imiter les « trames noires »² pour les chauves-souris ont été appliquées dans certains quartiers résidentiels aux Pays-Bas, mais également dans le quartier Port-Boyer à Nantes, où les lampadaires du marais de l'Erdre ont été changés pour n'émettre qu'une lueur rouge, couleur que les mammifères volants perçoivent à peine.

Bien que ce type de projet connaisse un succès croissant auprès des collectivités publiques, les réflexions en cours pour une architecture capable d'accueillir le sauvage dans sa complexité sont encore jeunes. Il s'agit plus souvent de mettre en scène le vivant que de lui fournir de l'espace ou d'envisager une cohabitation réelle. L'idée générale étant que le projet est conçu selon une logique de communication plaidant les vertus environnementales du bâtiment, le marketing, ou plus précisément le « greenwashing » devient le frein principal à une

conception plus poussée de la ville sauvage car il élude la question de l'impact environnemental réel en proposant de l'accessoire architectural. On peut penser par exemple aux toitures végétalisées ou aux pâtures urbaines, mais tous types de dispositifs spatiaux donnant au sauvage un cadre permissif et visible correspond à cette tendance contemporaine. Par conséquent, il semble que la place de l'animal dans notre environnement construit relève plus souvent de l'accident. L'appropriation de l'espace par les animaux tient alors davantage aux impensés, aux imprévus survenus lors de la conception ou la construction du projet urbain, stades où l'architecte intervient. Un exemple de la nature incontrôlable de cette présence animale dans nos espaces de vie est l'araignée. L'animal constitue à nos yeux une intruse, elle est bien souvent tuée ou chassée de l'espace domestique, mais sa présence demeure quasi-intrinsèque à ce dernier. Puisque les clés nous permettant de comprendre finement ces phénomènes nous échappent encore, une question se pose : Dans quelle mesure l'architecture détermine-t-elle notre relation aux araignées dans l'espace domestique ?

Nous ferons appel, pour répondre à cette question, à plusieurs disciplines, comprenant principalement l'architecture, la biologie, l'éthologie ou science du comportement animal, et la psychologie. Afin que ce travail permette un dialogue entre théories et pratique, il comprendra des retranscriptions de relevés, un entretien et une enquête



Lotissements situés
près de la réserve de
Nieuwkoopse au Pays-
Bas photographié par
Théo Laborie en 2018.

3 Canard, A. ; Rollard, C. (2017). *A la découverte des araignées : [Araignées de nos régions, sachez les reconnaître: un guide de terrain pour comprendre la nature]*. Dunod.

Plusieurs fiches d'espèces disponibles sur le site de l'ONB ont d'ailleurs été écrites par Alain Canard.

menée en ligne. Ces travaux ont été effectués en Loire-Atlantique en 2022 et seront systématiquement plus précisément situés. Eu égard à la nature transdisciplinaire de notre questionnement, une première partie amorcera la réflexion en déterminant la place qu'occupe l'araignée dans divers imaginaires mais aussi, de façon plus concrète, dans la taxonomie en vigueur et dans la ville moderne. Nous étudierons dans une seconde partie l'architecture de l'espace domestique en occident, avant d'observer trois études de cas effectuées sur des logements insérés dans trois types de tissu urbain. Nous tenterons enfin une approche psychologique de la peur de l'araignée, et interrogerons les notions de « signification » pour les animaux, afin de tenter de tirer du comportement des araignées une réponse à notre question. Nous emploierons pour cela les ressources scientifiques du world spider catalog (WSC), catalogue virtuel officiel recensant sous forme de fiches les espèces découvertes à ce jour. La société européenne d'arachnologie (ESA), l'inventaire national du patrimoine naturel (INPN) et l'observatoire national de la biodiversité (ONB) mettent également à disposition divers outils essentiels à l'identification et la compréhension des araignées du territoire français. Ils ont constitué un socle de connaissance fondamental pour l'écriture de ce mémoire, au même titre que l'ouvrage *Araignées de nos régions, sachez les reconnaître: un guide de terrain pour comprendre la nature*³ coécrit par Alain Canard et Christine Rollard.

1 . Présences : l'araignée dans nos vies

A Quelles araignées ?

Le choix des espèces

Les araignées dans différentes cultures

Comme expliqué précédemment, le terme araignée désigne la riche diversité d'arthropodes classés dans l'ordre des aranéides. Des quelques mille sept cent espèces que l'on peut rencontrer en France¹, un certain nombre sont de relativement récentes arrivantes : les perturbations liées à l'activité de l'Homme (l'import-export mondialisé) ou le réchauffement moyen des températures de nos latitudes créent de nouvelles conditions favorables à ces espèces souvent originaires de régions plus chaudes. C'est le cas par exemple de *Zoropsis spinama*, aujourd'hui assez répandue depuis ses premières observations dans le sud de la France. Par conséquent, une première question s'impose : De quelles araignées parle-t-on ici ? Ou comment choisir parmi toutes ces espèces lesquelles observer pour comprendre leur occupation de nos espaces ? En effet, si certaines sont déterminées spécifiquement par leur tendance à partager nos maisons², la plupart sont plus simplement nom-

1 Source : European Association of Arachnology : données faunistiques 2021

2 Certaines araignées portent le taxon *domestica*, *attrica*, ou *civica* car il est fréquent de les croiser dans les maisons.

3 On peut penser aux «bibes» qui désignent les *Nephila inaurata* présentes à la Réunion.

mées d'après le type de milieu où on peut les rencontrer, ou pour une particularité d'apparence, de mœurs (comme pour l'épeire *Aculepeira ce-ropegia*, qui porte sur son opisthosome sa feuille de chêne emblématique).

Le terme « araignée », dès lors, est employé comme un mot parapluie répondant au besoin de qualifier cette diversité de petits prédateurs rampants venimeux si mal perçus en Europe. Il faut dire que l'animal existe dans nos imaginaires au-delà de sa simple réalité éthologique : les représentations de l'araignée y sont pléthoriques. Nous reviendrons plus en détail sur le rapport particulier qu'entretient l'occident avec ces animaux car c'est au cœur de cette relation historique que se jouent les conflits socio-spatiaux contemporains décrits ci-après. Toutefois, un tour d'horizon des places occupées par les araignées dans des coutumes extra-européennes pourrait nous montrer si une méfiance naturelle existe entre ces animaux et les humains.

Au sein du territoire français, en premier lieu, il existe plusieurs identités régionales dont certaines entretenant avec les animaux des rapports historiques visibles dans l'architecture. On peut penser, rien qu'en Loire-Atlantique, aux pêcheries de Pornic, aux épis de Loire, aux étiers des prairies humides caractéristiques de l'élevage au pays de Retz... Il faut toutefois chercher dans des territoires insulaires, pour lesquels la créolisation de plusieurs cultures³ a permis l'avènement d'une

relation singulière aux espèces endémiques, pour trouver un exemple comprenant l'araignée. Ici, la Martinique, dont l'un des animaux les plus emblématiques est la « matoutou falaise » (caribena versicolor, bien que le terme semble employé de façon populaire pour qualifier plusieurs mygales). Uniquement présente sur l'île, et relativement encline à rentrer dans les logements, sa morsure n'est pas dangereuse. Pour ces raisons, la matoutou occupe une place importante dans l'écologie et la culture martiniquaise. En 2017, un arrêté pour sa conservation fut même prononcé afin de limiter son braconnage pour l'élevage en captivité¹. Plus largement, la cosmogonie des Antilles et de l'Afrique de l'ouest explique qu'« Anansi » est à la source de la sagesse des Hommes et de la pluie bénéfique, or cette divinité farceuse et bienfaitrice prend souvent une forme arachnique. L'araignée revêt ici le rôle d'un symbole identitaire territorial.

Les mêmes traits, sages et facétieux, sont prêtés à Iktomi, une divinité arachnomorphe lakota commune à plusieurs tribus d'Amérique du Nord. Bienveillant, il aurait souvent sa place parmi les dieux mineurs mais utiliserait ses pouvoirs pour aider les Hommes. Les attrape-rêves, objets emblématiques de ces cultures amérindiennes, sont d'ailleurs des reproductions de toiles d'araignée orbitèles. Dans la coutume, les fils attrapent les mauvais rêves pour les brûler à la lumière de l'aube quand vient le soleil. L'araignée occupe pour cette raison, dans cette culture, une place éminem-

1 Source : Legifrance :
Arrêté du 3 août 2017
fixant la liste des
arachnides représentés
sur le territoire de la
Martinique protégés sur
l'ensemble du territoire
national et les modalités
de leur protection,
JORF n° 0223 du 23
septembre 2017

3 Foster, M. D., & Shinonome, K. (2015). The book of yokai : Mysterious creatures of Japanese folklore. University of California Press. Difficile de déterminer si les Yokais constituent de véritables récits étiologiques ou des superstitions répandues.

ment positive.

L'association de l'araignée à des symboles négatifs n'est pour autant pas exclusive aux occidentaux. Au Japon, les « yokais » ou esprits monstrueux associent à plusieurs animaux des pouvoirs et des personnalités variés³. Le « tsuchi-gumo » japonais correspond à l'araignée, et constitue une entité malveillante, renégate, synonyme de fourberie. Le terme était d'ailleurs historiquement réservé aux clans des montagnes n'ayant pas rallié la cause impériale lors de l'unification de l'archipel. Le joro-gumo est également un Yokai arachnoïde prenant l'apparence d'une belle femme pour piéger ses proies. Cette démonisation historique de l'animal ne lui confère pas pour autant une image péjorative. Au Japon, au même titre qu'en Chine, l'araignée constitue un symbole de chance en raison de son mode de chasse (cela concerne notamment les argiopes et néphiles, qui tissent des toiles orbitales et attendent que les proies s'y plongent elles-mêmes). Au Cambodge enfin, et dans certaines régions africaines, elles sont un plat, apprécié frites. Elles ont dès lors une valeur davantage nutritive que symbolique.

Ces quelques exemples d'exhaustivité variée illustrent la diversité de rapports qu'entretient notre espèce avec ces animaux, et laissent penser qu'il est peu probable que l'humain ait pour l'araignée une peur instinctive spécifique.

Notre proximité aux araignées dans l'histoire : vers un analphabétisme du sauvage ?

En effet, d'un point de vue évolutif, les aranéides n'ont pas représenté une menace pour les humains au long de nos trois cent mille ans d'existence. Aucune mutation conférant la peur des araignées à un individu ne lui a, semble-t-il donné un avantage de survie ou de reproduction. Pour cause, ces arthropodes ont vraisemblablement peuplé nos habitations avant nous. Les cavernes que l'Homme a occupé durant sa période sédentaire pré-néolithique¹ constituent le biotope naturel de nombreux genres d'araignées comme les meta, qui cherchent comme l'humain la stabilité thermique pour leur habitat. En perturbant la biocénose des milieux cavernicoles, les sapiens avaient délibérément choisi de cohabiter avec les araignées avant même de se sédentariser, vers 10 000 av. JC. Il s'agit d'animaux bien connus en Europe, qui pour certaines ont réussi à s'adapter pour tirer profit des activités humaines. Ainsi, au même titre que tous les animaux, notre coexistence avec les araignées a eu une certaine influence sur notre culture et vice versa. Prenons quelques exemples taxonomiques parmi des espèces observables en ville, l'épeire diadème (*Araneus diadematus*) et l'olie à chaussette (*Olios argelasius*). Ici, l'animal est qualifié par l'anthropisation de ses attributs, le « diadème », symbole culturel de royauté dans de nombreuses sociétés latines, est choisi pour la

Scott, J. C. (2017).

Against the grain : A deep history of the earliest states. Yale University Press.

Thèse présentant la sédentarisation de l'humanité et l'agriculture comme événements fondamentaux tragiques de l'Histoire de l'humanité.

croix blanche que ces araignées arborent sur leur opisthosome. De même, l'olie a les tarsi et métatarses (extrémités des pattes) plus foncés que le corps, donnant l'impression que l'araignée est chaussée. Il est intéressant de noter que dans son nom latin, l'olie ne porte pas cette caractéristique (argelasius pourrait indiquer sa ville de découverte ou sa couleur argileuse) et qu'il s'agit davantage d'un surnom, comme pour la « matoutou » martiniquaise mentionnée précédemment, ou la « babouk » réunionnaise (*Heteropoda venatoria*).

Il apparaît donc que notre proximité à ces animaux témoigne d'un rapport coutumier avec eux, mais surtout d'une connaissance du vivant, d'une capacité à les différencier admise comme un savoir s'étant imposé à nous par leur présence dans nos lieux de vie. Toutefois, ces noms vernaculaires résonnent aujourd'hui davantage comme les témoins d'une époque plus rurale que notre progressif exode des campagnes a révolue. Pour cause, l'avènement du mode de vie moderne, urbain, a eu raison d'une certaine forme de curiosité naturelle, à la fois cause et symptôme d'une déconnexion croissante au sauvage. Comment, dès lors, regarder les araignées, comprendre leurs intérêts spatiaux, alors même que pour la plupart, la différence majeure tient à savoir si l'animal est dans la maison ou non. Peut-être est-ce là le facteur déterminant quant au choix des espèces que nous verrons ici. Un terme émergent vient qualifier ces animaux : la synanthropie. Il faut,

pour envisager ce phénomène, regarder nos espaces construits à la lumière de la biologie. Nos paysages urbains, bien malgré eux, sont ainsi profitables à des espèces rupicoles¹ par leur forte minéralisation et leur rugosité, comme pour le pigeon. D'autres espèces comme le rat et les cafards, prolifèrent par la chaleur, recoins et déchets créés par les constructions ou activités humaines. Enfin, la mise à l'écart de certains animaux prédateurs facilite la reproduction d'espèces par rapport à d'autres. On qualifie ainsi ces animaux profitant des aménagements spatiaux de l'Homme de synanthropes, en cela qu'ils jouissent de l'activité humaine pour leur propre développement. Par conséquent, puisque ce sont ces espèces qui habitent parmi nous, nous étudierons ici particulièrement l'appropriation architecturale des araignées synanthropes en Loire Atlantique, département où cette enquête fut menée.

1. Adjectif désignant les organismes naturellement présents dans des biotopes rocheux : falaises, landes...

Comportements et description : un arthropode singulier

1. sous-embranchement des arthropodes comprenant les espèces dotées de chélicères comme organes buccaux.

Longévité, reproduction, mœurs

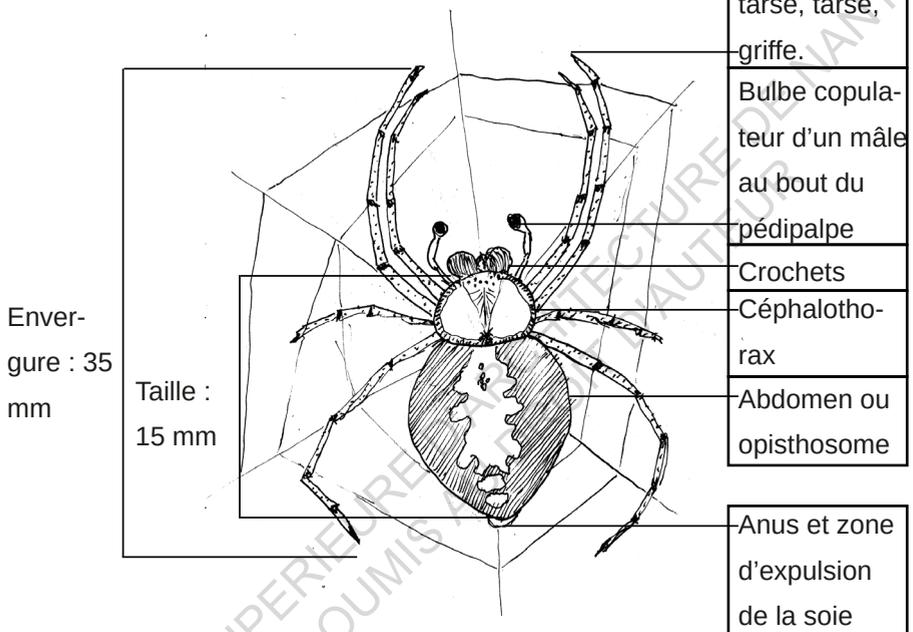
Plusieurs espèces correspondent à ce critère de synanthropie. Mais certaines, nous le verrons, semblent particulièrement enclines à adopter nos maisons et appartements. Toutefois, une légère précision reste à faire, quant à ce qu'on appelle ici araignée. En effet l'opilion, ou faucheur, est par exemple un arachnide très présent dans notre histoire et notre quotidien, et se trouve très souvent confondu avec une araignée. Il s'agit soit d'une erreur d'ignorance, soit de confusion avec une autre espèce : le pholque (*Pholcus phalangioides*). Même si l'inclusion des opilions dans cette enquête pourrait sembler pertinente, ceux-ci ne font pas partie de l'ordre des aranéides et, au même titre que les scorpions, les tiques ou les acarïens ne sont donc pas définis comme araignées par la taxonomie au sein de la classe des arachnides. Dans ce groupe d'arthropodes chélicérates¹, le facteur de classement des araignées « véritables » est la possession de glandes séricigènes, en d'autres termes la capacité à produire de la soie. Pour ce travail, nous adopterons ainsi

une définition biologique de l'araignée. Il faut cependant garder en tête que la taxonomie est un système perfectible puisqu'il tente de rationaliser l'inimaginable complexité du vivant en séparant les espèces selon des discontinuités évolutives souvent difficiles à mesurer.

Nous l'avons vu, ce critère de la soie seul comprend une grande diversité d'animaux (les araignées représentent plus de la moitié des espèces d'arachnides découvertes), mais recensons ici quelques traits généraux propres à de nombreuses espèces communes en France.

La longévité des araignées est souvent annuelle, c'est le cas de la plupart des épeires, ségestries et araignées sauteuses. Cette durée de vie peut s'étendre jusqu'à quelques années pour les tégénaires et certaines « grosses » araignées françaises (olies). La taille des araignées est mesurée sans les pattes (céphalothorax et opisthosome uniquement), une araignée décrite comme mesurant deux centimètres est donc à considérer comme de forte dimension dans nos latitudes. On parlera d'ailleurs d'envergure pour mesurer le spécimen avec ses pattes. Chez beaucoup d'araignées, on peut observer que le mâle et la femelle d'une même espèce ne se ressemblent pas tout à fait. On appelle ce phénomène dimorphisme sexuel. Il est d'ailleurs crucial d'observer que les mâles sont souvent dotés de bulbes copulateurs à l'extrémité des pédipalpes. Ils sont généralement pourvus d'une espérance de vie et d'une taille

L'exemple de l'épeire feuille de chêne (*Aculepeira celopegia*) échelle 3,3:1 :



moins que la femelle. Quant viennent les périodes de reproduction, particulièrement au printemps et en automne, les mâles deviennent « baladeurs », c'est à dire en recherche d'une partenaire. Il existe plusieurs techniques selon les espèces pour que le mâle réussisse sa fécondation : dépôt de phéromones, offrande de proies... Chez les espèces tissant des toiles en nappes, le mâle doit rentrer sur la toile en prenant soin de provoquer des oscillations « nuptiales » sur les fils afin de ne pas être confondu avec une proie par la femelle.

Contrairement à celles-ci qui entament leur période gravide, puis de ponte après l'accouplement, les mâles meurent souvent après avoir fécondé une partenaire.

La soie

Le cannibalisme et le cannibalisme sexuel existent chez les araignées. Il est également fréquent que les jeunes araignées sorties de leurs œufs s'entre dévorent, ou mangent leur mère si celle-ci décède après la ponte. On observe par conséquent une dispersion des individus peu après l'éclosion, qui prévient ces phénomènes cannibales. La recherche de nourriture pour ces petits carnivores étant synonyme de survie, beaucoup d'araignées incluent dans leur régime d'autres araignées ou œufs de congénères, il s'agit d'une pratique particulièrement répandue chez les saltiques. Ce type d'araignée pourvu de meilleurs yeux, larges globes posés sur un plus grand céphalothorax, adopte un style de vie plus nomade. En conséquence, elles chassent activement leurs proies sans vraiment utiliser leurs toiles pour les piéger. Notons bien qu'elles possèdent tout de même la capacité à produire de la soie, étant pourvues de glandes séricigènes. Enfin, la soie répond à une grande variété d'usages puisqu'elle peut servir pour protéger un cocon, diffuser des phéromones, emballer une proie, faire office de ligne de vie, d'habitat, de piège, de projectile ou de

1 Les néphiles peuvent produire une soie «dorée»

2. Pommier, Philip, Christine Rollard, et Luc de Haro. 2005. « Morsures d'araignées : les aranéismes d'importance médicale ». *La Presse Médicale* 34(1):49-56.

Christine Rollard est une aranéologue ayant donné de nombreuses conférences et entretiens dans lesquels elle démontre que le danger lié aux morsures en France est tout à fait minime. Sa démonstration est que la quantité de venin injecté est généralement faible car réservé aux proies, et l'intensité de la réaction dépend davantage de la personne mordue (allergies, infection...).

nourriture, puisqu'il est fréquent qu'une araignée mange sa toile pour minimiser l'énergie nécessaire à en reproduire ... Le fil lui même est le résultat d'un premier tissage interne entre les produits de différentes glandes que l'araignée presse afin de définir les propriétés du fil obtenu une fois la coagulation de la substance effectuée à l'air libre : collant, résistant, élastique, invisible, coloré¹... Les combinaisons sont nombreuses. Enfin, toutes les araignées sont venimeuses, et il s'agit là d'une des raisons à leur mauvaise réputation. Les glandes à venin situées entre le centre du thorax et les chélicères ont une « capacité de production » limitée. Pour cette raison, certains aranéologues estiment qu'aucune araignée en France ne peut envenimer l'humain², puisque les morsures défensives que pourraient effectuer les rares espèces ayant des crochets pouvant percer la peau humaine seraient « sèches », dénuée du venin réservé aux proies. Notons ici que les attributs et mœurs des araignées sont relatifs à leur rôle dans l'histoire de l'évolution. On observe d'ailleurs que des animaux « généralistes » sont en capacité de se développer dans divers milieux, là où des espèces « spécialistes » sont équipées pour des biotopes particuliers, comme pour les précédemment citées meta cavernicoles, ou les espèces du genre *dolomedes*, qui ne peuvent survivre et se reproduire que dans des zones aquatiques.

La maison : nouveau biotope ?

Qu'en-est-il alors des espèces dites « domiciles » ? Au même titre que des animaux domestiques, y aurait-il des araignées qui, envers et contre l'humain, auraient choisi la maison comme lieu de vie et de reproduction, et seraient devenues des spécialistes de ce « biotope » ? Ce constat pose plusieurs questions. La première étant : La maison est-elle un environnement stable et univoque au même titre qu'une prairie ou une grotte ? Il est difficile de l'envisager. La « maison » n'étant pas un lieu géographiquement inscrit, elle n'a pas de réelle définition écologique. Des facteurs comme la quantité d'insectes, l'abri au vent, la lumière, la salubrité et la matérialité peuvent grandement varier d'un logement à l'autre, comme j'ai pu l'observer lors de relevés habités. Pour autant, l'absence relative de petits prédateurs (bien que plus de trente pour cent des foyers français possèdent un chat¹), la stabilité thermique et hygrométrique sont des particularités communes à la plupart de nos habitations. Ainsi, il est possible d'imaginer que des espèces spécialistes de milieux ayant ces particularités aient trouvé un substitut dans certaines maisons. Cela n'en fait pas pour autant des espèces propres au milieu domestique. La seconde question posée par l'idée d'espèces domiciles serait : Observe-t-on une espèce ayant développé des atouts améliorant ses chances de survie en milieu domestique ? Là

1. Source : Institut National de la Statistique et des études économiques.

Weissbrod, L., Marshall, F. B., Valla, F. R., Khalaily, H., Bar-Oz, G., Auffray, J.-C., Vigne, J.-D., & Cucchi, T. (2017). *Reply to De- kel et al. : Preagricultural commensal niches for the house mouse and origins of human sedentism*. *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 114(27).

L'ouvrage interroge la nature de la niche écologique ouverte pour les souris lors des débuts de l'agriculture.

encore, l'hypothèse est difficile à prouver. L'apparition d'habitations en Europe date d'il y a environ onze mille ans, et les principales familles d'araignées présentes aujourd'hui datent du crétacé, qui s'est achevé il y a environ soixante-six millions d'années. Même si les conditions climatiques à l'intérieur des logements depuis l'invention de la charpente étaient restées les mêmes, ce temps semble trop court pour mener à des mutations naturelles permettant de créer une espèce spécialiste de l'espace domestique. Ce questionnement sur la nature « domestique » de certains animaux a donné lieu à d'intéressantes pistes de réflexion sur la définition d'une relation parasitaire chez la souris¹ qui a également commencé à « accompagner » l'homme depuis sa sédentarisation.

Pourtant un constat demeure : certaines araignées ont une affection particulière pour nos maisons. Afin de dépasser cet écart entre la théorie et la pratique, prenons l'exemple de la tégénaire domestique (*Tegenaria domestica*), dont la synanthropie lui a valu son taxon. Il s'agit d'une araignée qui, comme la plupart des tégénaires (famille des agélènes), apprécie l'humidité, les recoins sombres, et attend dans sa retraite qu'une proie émette sur sa nappe des petites vibrations. C'est une espèce très généraliste, en cela que les conditions de son habitat sont assez facilement reproductibles. On trouve ainsi des tégénaires dans des murs, des souches, des falaises, de l'écorce ou des arbres morts, éléments communs dans de

nombreux biotopes ... De plus, contrairement à de nombreuses espèces, les tégénaires ne sont pas pourvues de scopules (petits appendices poilus permettant d'accrocher de la soie pour augmenter l'adhérence des pattes), et se retrouvent par conséquent facilement coincées sur toutes les surfaces lisses propres à l'environnement domestique (faïences, vasques, carrelage, vitres). On observe ainsi que la maison n'est non seulement pas le lieu de développement initial des tégénaires, mais que le milieu domestique moderne propose un habitat relativement inadapté aux particularités de cette espèce pourtant généraliste. Comment expliquer, dès lors, sa surreprésentation dans les maisons ? Une hypothèse pourrait être que nos habitations se trouvent elles-mêmes à l'intérieur d'un espace où les araignées domestiques prolifèrent, et que par conséquent leur passage sous nos toits ne relève pas d'une intrusion motivée par la recherche d'un habitat plus adapté. Il faut, pour tester cette hypothèse, observer plus en détail les araignées à l'extérieur de l'espace domestique.

Extraits de réponses au formulaire d'enquête anonyme menée en ligne : « deux araignées dans la même journée: une qui sortait des tuyaux de ma chambre (raccord branchement douche/évacuation d'eau) et l'autre carrément de l'évier de la salle de bain, je l'ai noyé par réflexe avec le robinet... », « Mon frère m'a menacé avec un pistolet à bille pour que je sorte une araignée de la douche ».

Ce type de rencontre est assez souvent relatée parmi les cinq cent vingt enquêtés et correspond à une situation « typique » des tégénaires.

B Sur le chemin de l'école

1-Observation urbaines

Le choix du trajet

De fait, plusieurs espèces correspondent à ces critères de synanthropie si courants chez les animaux de la ville. Observons ici le trajet qui sépare mon logement de l'école d'architecture de Nantes (ENSAN). J'ai pu, durant le printemps et l'automne 2022, effectuer des photographies de toutes les traces d'araignées (toiles, exuvies) et araignées mortes ou vivantes que je voyais sur mon trajet. Afin d'éviter l'écueil de photographier plusieurs fois les mêmes individus, j'ai également relevé ces informations en un seul trajet effectué l'après-midi du 4 octobre 2022 :

Ce trajet d'environ quatre cent mètres s'inscrit dans un environnement urbain. Il est visible que d'autres chemins auraient pu être empruntés pour relier mon logement à l'école d'architecture mais j'ai opté pour celui-ci car lors des relevés diurnes et nocturnes quotidiens que j'ai effectués au printemps et en automne 2022, j'avais

déjà constaté croiser davantage d'individus sur ces façades. Le sol est essentiellement minéral sur tout le long du trajet : béton, asphalte, pavés. Les bâtiments que j'ai longés sont principalement des immeubles d'habitation pour les deux cents premiers mètres, et des locaux d'entreprises pour les derniers (restaurant, bureaux, journal local, école supérieure privée, école d'architecture). Comme le relevé a été fait en début d'après-midi, les axes empruntés étaient relativement agités par le flux routier, piéton, et cycliste. Les bâtiments longés lors du relevé sont exclusivement minéraux au niveau du rez-de-chaussée : tuffeau, schiste, béton, parpaing, acier, verre et aluminium. Lors de ce relevé, j'ai pu photographier deux cent dix indices de présence ou individus. La moitié de ces photos ont été prises sur le même segment situé le long de la Loire, avant le pont (deuxième tournant). Cette partie du trajet comprend principalement des immeubles d'habitation, avec des fenêtres au rez-de-chaussée, des entrées de garage, de la tuyauterie et divers éléments de mobilier urbain. Ce segment comprend également un atelier de menuiserie, une chocolaterie et un restaurant donnant sur le pont qui scinde le trajet en deux. Le trottoir est large et la route pavée donne sur la Loire. De grands platanes séparent la chaussée du sentier de bord de Loire sur tout le segment concerné.

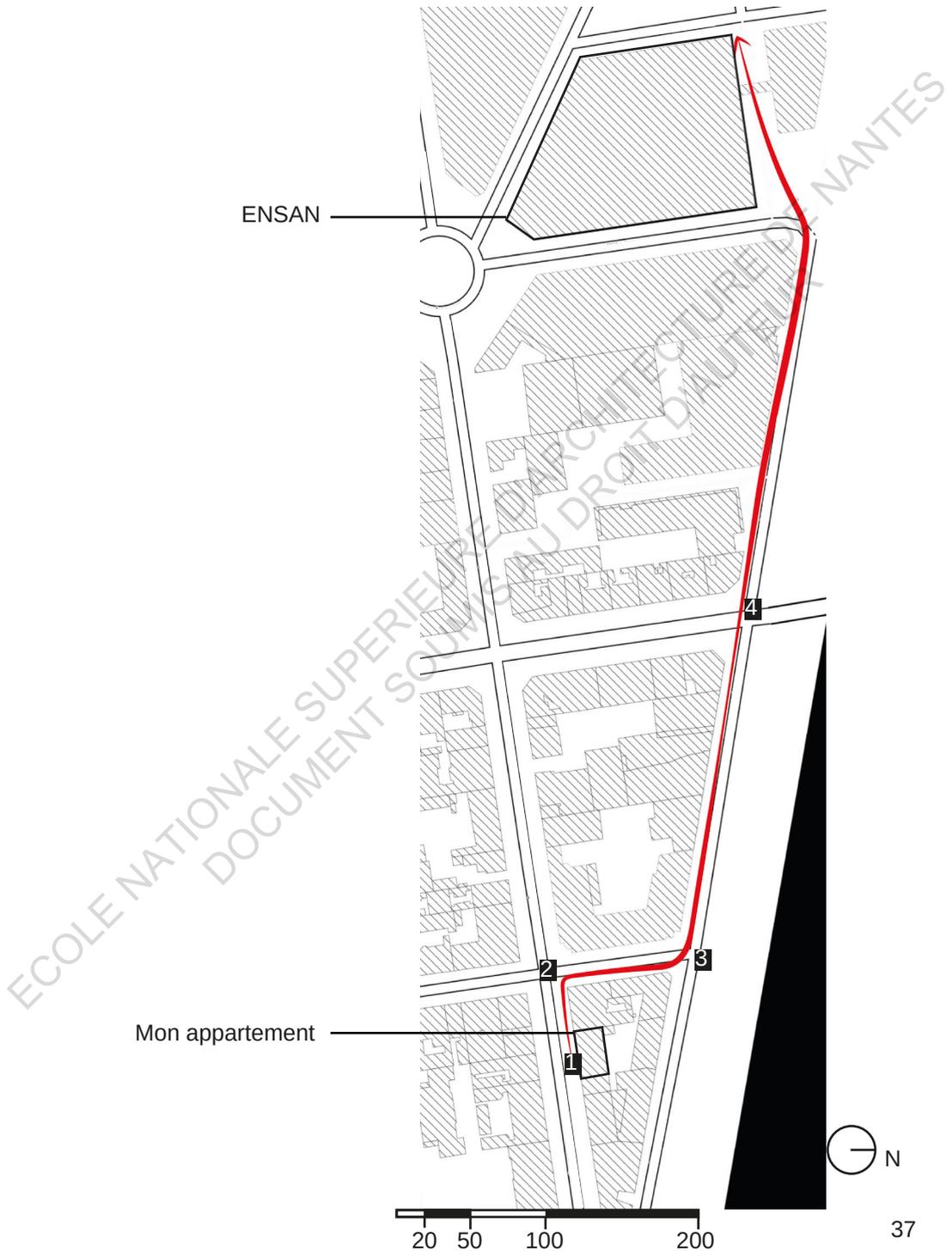
Protocole et conditions

Pour ce relevé, je me suis exclusivement concentré sur les façades et le mobilier urbain.

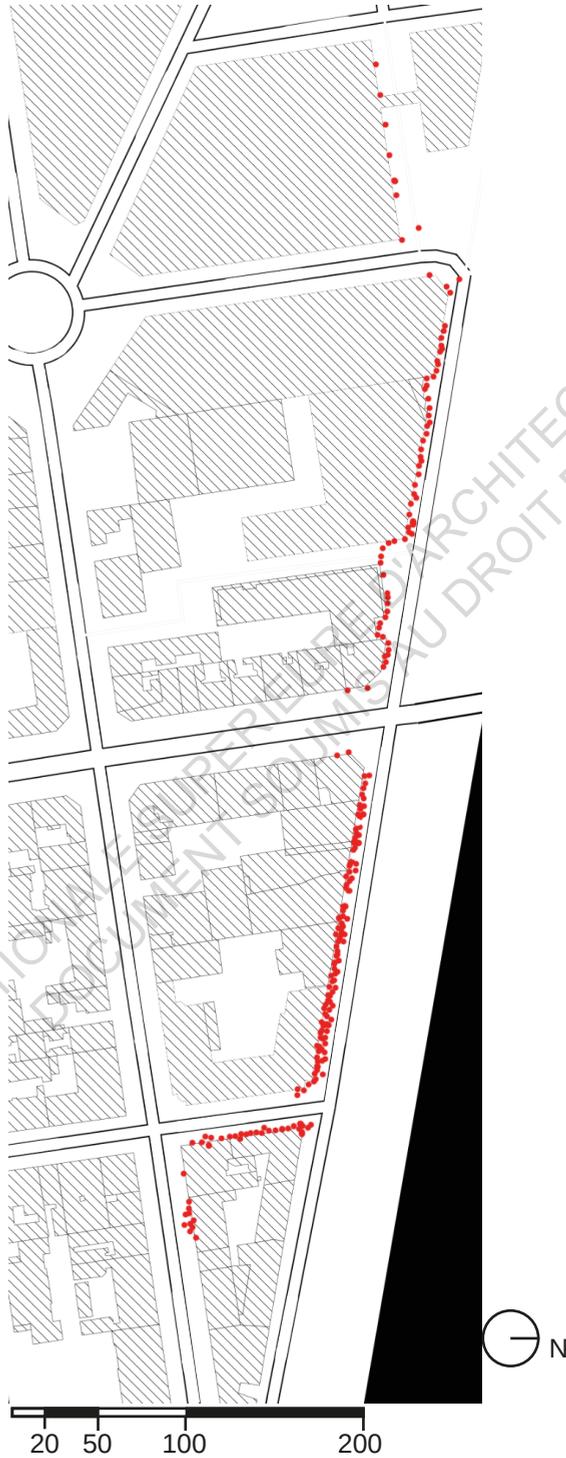
Lors de l'excursion, le bâtiment de l'angle du premier tournant était fraîchement repeint, ce qui explique l'absence d'araignées dans les joints entre les moellons en tuffeau. La météo était fraîche, (environ treize degrés), le ciel couvert. La majorité des photos que j'ai prises montrent des toiles, pour lesquelles je présume qu'une bonne partie étaient abandonnées. L'appareil était un téléphone, et je n'ai pas pris en photo les éléments situés au dessus du rez-de-chaussée des bâtiments. Le vent était modéré et laminaire, comme souvent le long de la Loire en automne, mais de nombreux déchets végétaux jonchaient le sol et rendaient visibles les mouvements d'air ainsi que les toiles. Par conséquent, s'il était plus aisé de repérer des toiles, il devenait ardu de distinguer celles qui étaient abandonnées de celles qui étaient juste sales. Je n'ai pas essayé de rentrer en contact ni de provoquer la sortie d'araignées préalablement.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'ACCÈS AUX LIBRES

Nord de l' le de Nantes : de mon immeuble   l' cole



De mon immeuble à l'école : photographies prises le 04/10/2022





Segestrie florentine à l'affût dans les joints d'un parement en schiste.



Sac d'oeuf déposé à l'angle supérieur d'une menuiserie aluminium.



Photographie prise en avril (pendant un relevé nocturne) d'une ségestrie à proximité d'une fenêtre d'habitation.



Deux épeires partageant le même poteau de délimitation.



Araignée sauteuse.



Toile en nappe située sous une boîte aux lettres.



Epeire sur la menuiserie d'une fenêtre en aluminium.



Segestria sp. morte. Initialement sur l'allège, le corps est tombé sur le trottoir.



Toile en colerette dans le rouleau d'une bavette de fenêtre. Les allèges semblent particulièrement habitées par les araignées sédentaires.



Exuvie (mue) parmi les déchets.



Exuvie de pholque



Toile abandonnée agglomérée de déchets

Conclusions

Multitude, diversité, saisonnalité

La première analyse frappante qui ressort de cette observation arachnologique de mon trajet est la multitude d'individus observés ou suggérés. En ne prêtant pas attention au sol, ni aux plantes, ni aux étages supérieurs, on peut déjà observer plus de deux cents indices de présence d'araignées sur un trajet linéaire de quatre cent mètres en ville. De plus, il faut envisager ce chiffre comme une estimation à la baisse en cela qu'il est plus probable que certains indices m'aient échappé durant le parcours. Aussi, on peut imaginer que la proximité du trajet choisi avec des rives fortement végétalisées a un impact sur la quantité d'arthropodes rencontrés en général. Ainsi, il apparaît que des espèces prolifèrent dans l'espace urbain et que ce dernier n'est absolument pas un obstacle au développement de ces dernières. Un premier constat s'impose donc : le nombre d'individus habitant les façades des bâtiments dépasse largement le nombre de bâtiments (quinze parcelles pour plus de deux cent araignées). L'hypothèse énoncée, précédemment postulait que les araignées ne rentrent pas dans les logements pour y trouver de meilleures conditions d'habitat mais existent en nombre tout autour des espace domestiques. Le surnombre observé pour ce relevé entre individus et logements va donc dans le sens de cette hypothèse.

Un autre aspect surprenant de cette expérience est celui de la diversité. Avant de détailler plus cette partie, il convient d'évoquer qu'en tant qu'étudiant en architecture, je n'ai pas l'expertise d'un entomologue ou un aranéologue. Il faut comprendre que l'exercice d'identification des araignées est difficile, puisque deux espèces du même genre sont parfois impossibles à différencier sans une observation méthodique de l'épigyne (organe génital) de la femelle qui, seul, permet de conclure sur l'espèce concernée¹. Il est d'ailleurs d'usage d'employer le terme latin « species » pour une identification incomplète. On écrira ainsi « *Tegenaria* sp. » pour une tégétaire dont on est sûr de la famille mais sans pouvoir déterminer l'espèce. Cette difficulté inhérente aux disciplines biologiques rend ce travail de relevé légèrement incomplet, car je n'ai pas disposé d'accompagnement, de matériel ou de connaissances suffisantes pour identifier de façon sûre toutes les espèces croisées. Par conséquent, même si je propose une identification pour certaines photos, il faut garder un certain recul sur les noms proposés, qui sont davantage des suggestions que des affirmations. Ceci étant, voici une liste des espèces que je pense avoir observé entre avril et octobre :

Segestria florentina,
Araneus diadematus,
Aculepeira ceropegia,
Pholcus phaliangioides,
Salticus scenicus,

1. Certaines espèces sont identifiables pour une particularité unique au sein même de leur genre, comme *Zoropsis Spinama*, qui possède un dessin de « nosferatu » sur le céphalothorax.

1. Trois espèces de mygales sont d'ailleurs naturellement présentes en France, bien que rares. *Atypus Affinis*, et ses impressionnants crochets, en est la représentante la plus célèbre.

Saitis barbipes,
Eratigena sp,
Misumena vatia, ainsi que trois araignées sauteuses que je n'ai pas eu le temps d'observer assez et une araignée tissant un long fil, si petite qu'il était impossible de l'identifier (peut-être une jeune épeire commençant la construction de sa toile orbitèle).

Enfin, la saisonnalité a joué un rôle important dans l'expérience de cette diversité. Les fils de dispersion qui envahissent les bords de Loire au printemps sont bien connus des habitants de cette partie de la ville de Nantes. Cette période et l'automne, (avril-mai et septembre) correspondent aux deux grandes périodes de reproduction chez des nombreuses espèces aranéomorphes (principal sous-ordre des aranéides, devant les mygalomorphes et les mesothelae¹).

Les gagnantes de l'urbanocène ?

Il semble ainsi que les araignées soient effectivement très nombreuses à profiter le l'espace urbain. Le principal segment sur lequel j'ai pu observer les indices de présence avaient toutefois une particularité : il s'agissait d'un même bâtiment exclusivement résidentiel. De fait, certaines fenêtres donnant sur le grand axe de flux urbains sont systématiquement closes, d'autres ont même les volets fermés en permanence. Cela donne au micro-environnement de ces fenêtres une staticité

propice à l'installation de ségestries, qui tissent leur toiles en collerette là où elles le peuvent. La recherche d'intimité crée donc pour les habitants de ces logements une chance accrue de voir une araignée rentrer. D'une certaine façon, les araignées semblent donc « préférer » les bâtiments d'habitation qui, au rez-de-chaussée, présentent des conditions plus favorables pour les espèces sédentaires¹.

En observant les photos dans leur ensemble, on peut aussi voir que toutes les étapes du cycle de vie de l'araignée sont observables sur le trajet emprunté. Le relevé comprend ainsi des photos de sacs d'oeufs, des tailles de toile et d'individus variés, des exuvies (exosquelette de l'araignée parfois consommé pour ses nutriments après la mue), des toiles abandonnées et une araignée morte (a priori de vieillesse puisque son corps était encore entier et elle ne semble pas avoir été écrasée). Toutes ces étapes représentées laissent comprendre que l'espace construit et minéral que représente la rue est un véritable habitat propice pour toutes ces espèces et pas uniquement un « lieu-étape » lié à un stade de leur développement. On observe ici que si la ville propose à certaines espèces un environnement favorable, ce qui en fait des araignées synanthropes.

L'architecture, pour cause, est ici une opportunité. On remarque en observant les photographies que les espèces rencontrées tirent profit des interstices créés par différents types de

1. Certaines espèces chassent activement, je les oppose ici aux araignées ayant tendance à tisser leurs pièges.

dispositifs. Les très nombreuses toiles tissées sous les tablettes d'appui des fenêtres illustrent cette tendance. Ces endroits fournissent une protection, et cachent les araignées de leurs prédateurs. Certains parements offrent également ce type d'abri comme ceux en schiste, dont les joints semblent assez profonds pour qu'une ségestrie y tisse sa toile en colerette. Enfin, la particularité de tous les espaces interstitiels dans lesquels il se trouvait une toile ou une araignée est leur nature immobile. Il s'agit systématiquement d'espaces qui ne sont quasiment jamais touchés, entretenus, lavés ou traversés. Il semble ainsi que la présence d'araignées en ville montre en quelque sorte le négatif des espaces réellement mobilisés par l'activité humaine. Ce que Nathalie Blanc décrit comme « l'ubanocène », c'est-à-dire notre époque contemporaine dans laquelle les populations, lieux de pouvoir, et l'attractivité sont concentrés dans les villes, pourrait être une période favorable aux quelques espèces aptes à habiter ces lieux construits en expansion depuis des décennies.

En somme, nous avons constaté dans cette première partie plusieurs phénomènes relatifs à la présence de l'araignée dans l'espace domestique. Le premier est qu'en observant simplement les mythes extra-occidentaux, ces animaux ne semblent pas occuper une place spécialement négative dans l'imaginaire d'autres civilisations. Nous avons également pu voir que l'avènement de l'anthropocène et des modes de vie modernes

semblait accompagné d'un appauvrissement des connaissances liées au vivant, et qu'aujourd'hui une alphabétisation s'impose pour réétudier le rapport de l'humain au sauvage. Nous avons déduit que la maison, en tant que lieu défini par un usage social, ne constituait pas un biotope, et qu'il était par conséquent difficile de qualifier des espèces de « domiciles » bien que certaines montrent un intérêt pour les habitations humaines. Nous avons enfin soumis l'hypothèse que ces araignées ne cherchaient pas nécessairement à intégrer l'espace domestique, mais qu'elles évoluaient partout autour et que nos maisons étaient comprises à l'intérieur d'un plus large espace : ici, la ville. Cet environnement urbain, pour conclure, est le lieu de vie de nombreuses espèces qui, nous l'avons vu, habitent la multitude d'interstices sociaux et spatiaux générés par notre architecture.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2 . La maison en question : la place du sauvage

A. L'araignée à l'intérieur

Le seuil dans les morphologies architecturales : la nature domestique

Le foyer : habiter et intimité

Nous avons donc vu que les araignées, si présentes dans la ville, ne semblent pas tant poser de problème de cohabitation avec les usagers de cet espace, puisque son omniprésence est globalement ignorée. Comment expliquer alors une telle différence de traitement de l'animal entre les deux contextes sociospatiaux de la rue et du foyer ? Beaucoup de commentaires émis lors de l'enquête en ligne effectuée cette année¹ tendent à désigner une dichotomie spatiale intérieur / extérieur. Les enquêtés anonymes écrivent :

« C'est quand même compliqué de les laisser proliférer et faire des toiles pendant des mois dans un intérieur ! ».

« Je les aime bien mais pas trop chez moi, j'aimerais leur faire une maison à l'extérieur comme je le fais déjà pour les hérissons, les oiseaux, les abeilles... ».

De plus, 68,6 % des sondés disent qu'ils

1. Enquête menée en 2022 disponible en annexe de ce mémoire.

auront tendance à tuer ou évacuer l'animal à la question « *A quel point tolérez-vous les araignées à l'intérieur de votre logement ?* ». Il apparaît donc qu'au delà de la séparation géographique entre la ville et la maison, un véritable seuil invisible existe entre les deux zones. Cela pourrait s'expliquer par la nature psychologique de l'espace domestique qui, contrairement à un biotope, n'est pas défini par un ensemble de conditions climatiques mais par un usage humain. Cet usage exclurait ainsi l'araignée malgré son inévitable présence. La question que nous posons ici est donc : comment l'établissement du chez-soi comme incompatible avec la présence d'araignées est-il vain ? Pour répondre à celle-ci, nous définirons dans cette partie la nature de l'espace domestique occidental en proposant une lecture critique de plusieurs philosophes de l'habitat. Nous nous pencherons ensuite sur la notion de seuil, qui pose question quant au rôle du sauvage dans différents espaces.

Nous avons vu précédemment ce que la maison n'était pas (un biotope), tentons à présent de dégager une définition de cet espace ambivalent. Ce que l'on peut considérer comme l'espace domestique d'une personne peut se référer à une infinie diversité de lieux, de types, de surfaces, qui connaissent des variations allant de la tente à la chambre d'amis, en passant par le jardin de la maison familiale. Il semble donc que l'espace domestique, ici, relève d'une projection mentale d'un individu sur un lieu qu'il considérera comme sien.

L'architecture du lieu ne peut donc figurer parmi les conditions d'établissement de ce « chez-soi ». Dès lors, la confection du foyer dépasse l'usage simple de l'endroit pour répondre à un besoin. Il ne s'agit plus de se loger ou de s'abriter, mais bien de mettre en œuvre, pour un espace donné, la pratique d'habiter. Bien que polysémique, cet acte de l'habiter admet depuis la célèbre conférence « *Bâtir, Habiter, Penser* » un certain sens¹. Dans un contexte de reconstruction de logements d'après-guerre, Martin Heidegger fit la démonstration par ce discours qu'habiter est la condition d'existence de l'Homme, et que cette acte lui donne un ancrage sur le monde. La perspective offerte par cet ancrage admet par conséquent deux choses : habiter est inhérent à la condition humaine, et notre espace habité est fini, inscrit dans un plus vaste espace qu'est le monde. Posons ici une première nuance. Cette pensée fondatrice, articulée autour de la sémantique du mot allemand « bauen », concerne essentiellement la notion d'habiter (*wohnen*), et, bien que s'adressant à des architectes du logement, ne s'applique pas tout à fait à la définition de l'espace domestique. On peut, en somme, adhérer à la définition de l'habiter Heideggerienne sans avoir concrètement un foyer situé, puisque le fait d'être humains fait de nous des habitants. Quant à la définition de ce chez-soi, notons que dès 1929, l'auteure Virginia Woolf avait traité de la question sous le prisme militant. Selon elle, avoir une chambre à soi est l'une des conditions

1. On admet ici que la philosophie de l'habiter a connu de nombreuses contributions depuis, mais que la conférence d'Heidegger constitue un acte fondateur de cette discipline.

à l'accomplissement de soi, et en ce qui concerne ses contemporaines, l'émancipation. Cette notion nouvelle qui sera mentionnée plus tard par Heidegger implique que l'espace domestique répond à un besoin, et que son absence « brime » la vie de ceux qui en seraient privés. Il y aurait donc des caractéristiques propres à l'espace domestique, essentielles au bon développement de nos êtres et manifestement incompatibles avec la présence d'araignées. La principale constante architecturale offerte par l'espace domestique étant l'intimité, on peut admettre que c'est celle-ci qui définit le chez-soi. L'espace domestique serait ainsi le lieu où l'on peut vivre en intimité, c'est-à-dire à l'intérieur. Selon Sabine Vassart, cette fonction de lieu d'accomplissement est dépendante de l'établissement d'une frontière intérieur-extérieur : « *Le rôle des limites est d'établir un point « ici », d'enfermer un lieu. Les frontières, les murs, les parois viennent marquer une séparation qui diminue l'importance des phénomènes situés au-delà par rapport à ceux situés en deçà. [...] ils créent une frontière entre un dedans et un dehors Ces limites permettent d'opérer une séparation entre la tension excentrique du monde extérieur et la tranquillité « centrique » de la maison* » (Vassart, 2006, p.10). La fonction que revêt l'espace domestique (lieu de développement) est donc dépendante de cette frontière entre le monde et le chez-soi, qui permet aux deux zones de se définir par antagonisme. Ce texte concorde avec les témoignages recueillis, qui insistaient sur

l'idée que l'espace domestique est « intérieur ».

Les seuils et espaces : du public au privatif, du privé au collectif



1. Zone pavillonnaire construite ex-nihilo, on voit le parcellaire dessiner les différents seuils socio-spatiaux (source image : siteetcite / Grégoire Bruzulier).

Le seuil que franchissent inconsciemment les araignées en rentrant dans la maison est donc celui de l'intimité. Serait-ce là la source de notre hostilité à leur égard ? Il paraît pourtant absurde d'imaginer que celles-ci posent un problème de voyeurisme aux habitants lorsqu'elles tentent d'intégrer la maison. Il y a donc plus à chercher qu'un simple souci d'introversion. Tentons ici d'expliquer comment l'espace domestique met en scène l'intimité, bien que cette dernière n'admet pas une définition architecturale simple. En effet on considère une échelle des espaces intimes, qu'on pourrait hiérarchiser, mais on peut difficilement dire qu'un espace est véritablement intime sans le comparer ou l'adjoindre à un autre. En observant le tissu urbain pavillonnaire, pourtant très codifié, différents types d'espaces nuancent la limite privé/public chère aux promoteurs de ces quartiers¹. Un jardin donnant sur la rue n'offre pas la même intimité que la chambre de la maison, bien que les deux soient compris à l'intérieur de l'espace privé. De même, une allée résidentielle sans issue n'est pas tout à fait comparable avec une avenue, car son usage n'est réservé qu'à ses habitants bien qu'il n'est pas interdit d'y être pour un passant, on parle alors généralement d'espace « semi-public ». D'autre

part, si l'allée en question est privée et dessert plusieurs logements, elle sera considérée comme un espace collectif. Enfin, pour revenir au jardin donnant sur la rue, il est, au même titre qu'un balcon ou une terrasse, une extension du domicile visible ne garantissant pas l'intimité. On définit usuellement ces lieux comme privés, car pas tout-à-fait privés mais tout de même dépendants de l'usage fait du domicile. L'espace domestique est donc observable, que ce soit depuis un espace public, semi-public, ou collectif. On observe ici que l'application de l'intimité est relative à la gouvernance exclusive d'une zone, en quelque sorte la territorialisation d'un espace par un individu, l'intimité de l'espace donné étant alors proportionnelle à son exclusivité. Cette lecture moderne de la ville s'applique également aux quartiers « historiques », puisqu'on y observe, en réponse à cette possibilité d'être vu, une opportunité architecturale de se « montrer ». La maison, tout en répondant au besoin vital d'un espace intérieur, est donc devenue au cours de l'Histoire occidentale un bien social.

Maison, nature, et biens positionnels : l'exemple de la pelouse

L'intimité n'est donc pas le seul gage de l'espace domestique. Ce dernier fournit également un statut, or c'est peut-être là que se joue l'aspect intrusif de la présence d'araignée dans la maison. Le statut est induit par la nécessité d'inscrire les

logements dans des espaces libres d'accès, il a conféré à l'architecture domestique sa singularité. La tension féconde qui demeure entre le besoin d'intimité naturel et l'occasion d'affirmer son appartenance à une classe ou un groupe permet de diversifier les typologies, les matérialités, les paysages offerts par l'architecture domestique. Des codes, des modes propres à certains milieux ont pu voir le jour, et la maison s'est parfois affirmée comme bien positionnel. Cette notion nouvelle fait d'un bien l'expression d'appartenance à une classe souvent riche. Pour exemple, la possession d'un manoir victorien, au même titre qu'une montre de luxe, permet de signifier son niveau de richesse, en achetant au prix fort un bien répondant à un besoin basique (habiter, connaître l'heure). Pour une classe aisée, la valeur de la maison, dès lors, réside davantage dans son respect d'un certain nombre de codes architecturaux, sa surface, et son prix, qui marquent une assimilation des codes de classes. La consommation de ces biens est donc généralement inversement proportionnelle à sa valeur, en cela que sa valeur réside dans la distinction qu'il donne à son usager. Massimiliano Vatiéro, professeur d'économie à l'université de Lugano, explique à ce sujet : « *Some depend, essentially, on their relative positions (pride of superiority, status and power); others, such as land for leisure activities or land for suburban housing, are positional merely because their total amount is fixed* »¹ (Vatiéro, 2011, p.2). Le traitement du

1. «*Certains [biens] reposent principalement sur leurs positions relatives (fierté de supériorité, de statut, de pouvoir), d'autres, comme le terrain à des fins de loisir ou le foncier résidentiel de banlieue, sont essentiellement positionnels car leur quantité est limitée.*».



1. Le parc des buttes chaumont à Paris, une démonstration de l'essor de la pelouse au XIXème siècle (source image My B).

sauvage, et plus précisément la démonstration de sa domestication, ont leur rôle à jouer dans ces codes. Il s'agit bien souvent de suggérer la maîtrise de l'habitant sur son environnement. On peut penser aux modes de paysagisme successives, les jardins à la française géométriques d'André le Nôtre, les paysages pittoresques du paysagisme à l'anglaise, mais également à la pelouse, dont la culture a connu au XIXème siècle un essor exponentiel.

Cette dernière illustre l'incompatibilité historique qui s'est progressivement instaurée entre l'espace domestique et les entités sauvages. Nous prendrons donc son histoire en exemple, et tenterons de montrer les similitudes entre le traitement du sauvage végétal et animal dans l'espace domestique. Lucie Nicolas-Vullier, dans sa monographie « Gazons », explique comment cette pratique a évolué en Europe. Au début du XIXème siècle, les jardins anglais ont commencé à mettre en œuvre cette culture d'herbe afin de montrer les éléments de paysage propres au romantisme pittoresque de l'époque. Le gazon avait également l'intérêt de valoriser de grandes étendues d'herbe non cultivées et fauchées courtes, ce qui laissait entendre un certain budget d'entretien. Le but était donc de donner des réceptions extérieures en faisant l'étalage implicite de sa fortune. Avec l'arrivée de la tondeuse mécanique sur le marché, le coût d'entretien de ces espaces a chuté, et les classes aisées, puis moyennes se sont appropriées cette

pratique par imitation, faisant du gazon une mode paysagère dominante encore aujourd'hui. En plus de constituer un des premiers exemples de l'effet rebond, l'Histoire du gazon montre comment l'espace domestique se veut dominant sur le sauvage. Ce dernier, s'il veut intégrer les sphères intimes de nos espaces anthropisés, doit être coupé, aménagé, dressé à l'image d'un propriétaire. Dans le cadre des espaces intérieurs, les entités sauvages comme l'araignée nuisent donc à la valeur positionnelle de la maison. Leur présence constitue une attaque au statut de l'habitant, dont la gouvernance sur son espace intime est socialement remise en question. On peut donc conclure que l'araignée, en premier lieu, représente un danger social pour les habitants, car elle symbolise le sauvage dans l'espace domestique.

La toile, objet sensoriel

Le phénotype étendu : la génétique appliquée à l'environnement

Ce dernier constat interroge. Si l'on applique cette exclusion du sauvage à l'espace domestique, qu'en est-il de ses traces ? Plus particulièrement, nous avons vu que l'araignée était définie par son aptitude à tisser de la soie, or son activité ne se limite pas à l'extérieur de la maison. Observe-t-on la même intransigeance culturelle au sujet des toiles qu'avec les araignées elles-même ? Au sujet de ces toiles, beaucoup d'enquêtés écrivent :

« J'évite donc de les laisser dans mon appartement et j'élimine systématiquement les toiles. ».

« S'il m'arrive de supprimer une toile, ce n'est pas à cause de l'animal mais de l'image que donne la présence de sa toile... ».

« Les araignées me dérangent plus par soucis de propreté (toiles etc) et par peur qu'elles se promènent sur moi la nuit ».

A la lecture de ces témoignages, on peut se demander si la toile est comme l'araignée, le symbole du sauvage. Relève-t-elle d'une invasion ? Si toile il y a, il y a forcément une araignée. Pourtant, ces nappes, orbitèles, colerettes, et fils libres semblent

moins déranger les enquêtés que l'animal lui-même. On observe à ce sujet qu'à la question des facteurs d'indisposition principaux à la présence d'araignée dans leur logements, les enquêtés pointent surtout la taille de l'araignée (74,3% estiment que c'est un facteur important ou déterminant dans leur indisposition). Ce facteur est suivi par le nombre d'araignées (70,5 %), la vivacité de l'individu (56,7%), le lieu de la maison (43,3%), les toiles (34,6%), l'humeur personnelle (23,1%), le moment de la journée (18,2%), et les croyances personnelles (12%)¹. Difficile de savoir si la présence de toiles gêne pour une raison d'hygiène comme certain l'écrivent, ou parce qu'elles témoignent d'une intrusion dans l'espace domestique. La question reste en suspens tant que l'on ne tente pas d'étudier le phénomène du point de vue de l'animal. Loin de savoir si la soie qu'elle produit jette l'opprobre sur les habitants de sa maison, l'araignée tisse « instinctivement ». Son piège est sa demeure, sa retraite et son lieu de reproduction. C'est également sa signature, et son « tympan ». Ce n'est donc pas seulement un outil, ni vraiment une maison. Un flou existe donc : de notre point de vue, qu'est la toile pour l'araignée ? Dans son ouvrage « *Material agency* », Tim Ingold pose la question différemment en écrivant un dialogue entre une araignée et une fourmi « *SPIDER's account reminds ANT of an incident [...], when he very nearly became caught in a spider's trap. It was touch and go but after a sticky experience he*

1. L'option « peur de la morsure » ne figurait pas parmi les réponses possibles, mais certaines personnes justifient leur angoisse par ce facteur.

1. « L'affirmation d'Araignée rappelle à Fourmi un incident [...]. Lorsqu'il failli être pris dans une toile d'araignée. De justesse, il parvint finalement à s'en dégager. Pour autant, était-ce la toile ou l'araignée qui l'avait pris au piège ? ».

2. Dawkins est un auteur controversé du fait de son livre « Pour en finir avec Dieu » paru en 2006, véritable réquisitoire antithéiste qui lui a valu une réputation de polémiste. Il n'en reste pas moins un biologiste reconnu et professeur émérite de l'université d'Oxford.

had eventually managed to break free. Was it the web, however, or the spider that had ensnared him ? »¹ (Ingold, 2008, p.211).

Un premier élément de réponse se trouve dans l'étude des phénotypes. On définit comme phénotypique une approche décrivant les caractères visibles ostensibles de la génétique d'un être vivant. On peut ainsi dire que la couleur des yeux, le nombre de membres, ou l'épaisseur des poils d'un humain sont des traits phénotypiques. Naturellement, le phénotype est le principal outil d'identification d'un être vivant puisque son étude permet d'associer ses attributs physiques à une espèce spécifique. En 1983, le biologiste et éthologiste Richard Dawkins² publie « *The extended phenotype : the long reach of the gene* » dans lequel il propose une thèse nouvelle concernant cette discipline. Dawkins explique que la notion de phénotype peut être étendue aux interactions qu'ont les individus avec leur environnement. On doit selon le biologiste considérer que l'instinct avec lequel les castors construisent leurs barrages est d'origine génétique, et que par conséquent, le barrage lui-même est un facteur d'identification visible des gènes de son architecte. Dawkins démontre donc que les nids, les toiles, les fourmilières sont des phénotypes étendus des espèces à leur origine. Dans le cas de l'araignée, la toile est une extension inerte du corps de l'animal. Ainsi, la présence de toile n'est pas seulement l'indicatrice d'une aranéide, mais bien d'une espèce en particulier. Or

il apparaît dans l'enquête que les toiles correspondant aux araignées les plus difficiles à tolérer (tégénaires et ségestries) sont les plus souvent citées parmi celle qui dérangent les enquêtés (toiles tubulaires, nappes et collerettes). S'il peut s'agir d'une coïncidence, une hypothèse possible est que les enquêtés parviennent à associer ces toiles à la famille d'araignée qui les tissent de par le phénotype étendu. D'autre part, cette idée force à reconsidérer les éléments de présence de l'animal, car ce que nous appelons la toile de l'araignée peut aussi bien être considéré comme un organe certes inerte et destructible, mais à vocation sensorielle. Il est difficile d'imaginer le monde que perçoivent les animaux, mais le cas de l'araignée est particulier. Nos principaux sens de sapiens ne sont pas limités dans leur portée (l'ouïe et la vue), ou n'ont pas vocation à l'être (goût et kinesthésie), nous avons donc la possibilité d'apprécier la nature multiscale de notre environnement. L'araignée sédentaire, à l'inverse, dessine avec sa toile une aire maximale de perception en dehors de laquelle elle est « aveugle ». Bien que sensible aux variations thermiques, L'araignée compte principalement sur ce que nous appellerions le toucher pour percevoir les imperceptibles oscillations qui parcourent l'air, le sol, et les fils contre lesquels elle prend soin de coller ses pattes pour capter au mieux la nature des vibrations. L'araignée peut ainsi mesurer avec une formidable précision l'envergure et la vivacité des objets touchant les fils. Remarquons

que ces outils sensoriels préexistent à la toile et aident l'individu pour le choix d'implantation de cette dernière. Une orbite située à l'angle d'une fenêtre n'est pour l'animal qu'une opportunité bien saisie de capter les insectes attirés par la chaleur ou la lumière émise par le logement. Il en va de même pour les collerettes qui parsèment les murs en pierre ou les nappes qui habillent les garages et greniers. Leurs sens permettent non seulement aux araignées de développer leurs toiles avec notre architecture domestique, mais également de jouir des conséquences écologiques de celle-ci. En tant qu'entité sauvage, la toile établit donc un rapport spécial à l'environnement domestique, car elle s'y adapte et en tire profit.

Au delà des sens, la signification

Nous avons donc défini ce qu'était la maison pour les sapiens : un bien positionnel répondant au besoin d'intimité. Nous avons également vu par l'étude des toiles que l'araignée est capable de voir un monde différent du nôtre, mais au-delà de la question des capteurs dont elle dispose, celle de son interprétation interroge. Que « comprendre » l'araignée de notre environnement ? Il est peu concevable que ces dernières errent et attendent le stimuli du vent pour automatiquement tisser, en espérant capter mieux les moucherons. Il paraît tout aussi absurde d'imaginer que les araignées ont une compréhension fine de notre espace

domestique, qu'elles saisissent toutes les subtilités induites par notre usage de celui-ci. Un juste milieu est à trouver, car il s'agit là de déterminer quelle lecture l'animal fait de l'architecture humaine. L'auteur Jacob von Uexküll pose ainsi la question dans son ouvrage *Mondes animaux et monde humain* ; suivi de *Théorie de la signification*, paru pour la première fois en 1934. Le biologiste théorise l'idée que les animaux ont leur environnement propre (umwelt) et que ces derniers sont ainsi soumis à une vision partielle de la nature. Le peu que chaque espèce peut percevoir détermine les objectifs de chaque animal. Uexküll prend l'exemple de la tique pour illustrer son propos. Le parasite n'est doué que de capteurs olfactifs permettant de détecter l'odeur de la peau des mammifères, et de petits appendices tactiles permettant de sentir l'épiderme derrière les poils. Sa perception du monde étant le résultat de son histoire évolutive, la tique est condamnée à percevoir le monde en y projetant ses possibilités (ce que le biologiste appelle le milieu vécu). Elle ne peut tirer de l'odeur des mammifères qu'une seule interprétation : la nourriture¹. A ce titre, si l'on imagine ce que « perçoit » une araignée dans une chambre classique, il faut présumer qu'elle ne pourra pas « voir » la fonction nocturne du lit, ni le potentiel brûlant de l'ampoule. L'araignée, dans son monde de tâches lumineuses et de vibrations, verra des abris dans les zones d'ombres, sentira du danger sur le plancher qui vibre au rythme de nos pas, verra

1. On décrit comme « machiniste » la profession d'une opinion décrivant le comportement animal comme algorithmique.

en la fenêtre l'opportunité de trouver des proies, et sentira peut-être des choses qui nous sont imperceptibles (phéromones d'autres araignées, sons...). Par conséquent, pour un sujet déterminé par la survie, l'architecture s'impose selon une grille de lecture simplifiée : les éléments sont des abris ou des zones de nourriture, ceux-ci peuvent être la fenêtre ou l'arrière d'un radiateur pour l'araignée, mais seraient différents pour un chien ou un rat. La théorie de la signification, telle que l'a nommé Von Uexküll, énonce donc que l'usage et la perception deviennent synonymes en ce qui concerne l'appréciation de l'environnement pour le vivant. L'architecture, pour peu que l'on s'intéresse aux appropriations qu'en font les espèces, a donc un rôle à jouer dans la venue ou non d'aranéides dans la maison, puisqu'il est théoriquement possible de proposer un environnement d'hospitalité variable selon ces « perceptions ». Une expérience pratique s'impose.

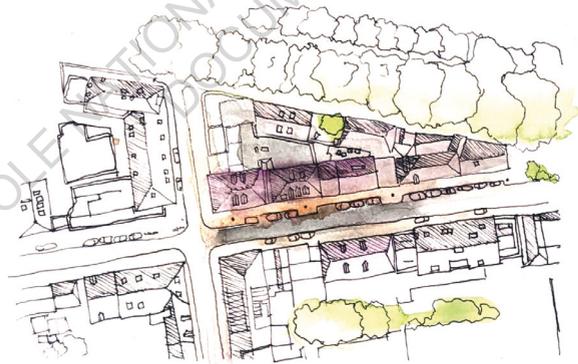
ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE

B. Environnements domestiques

Etudes de cas

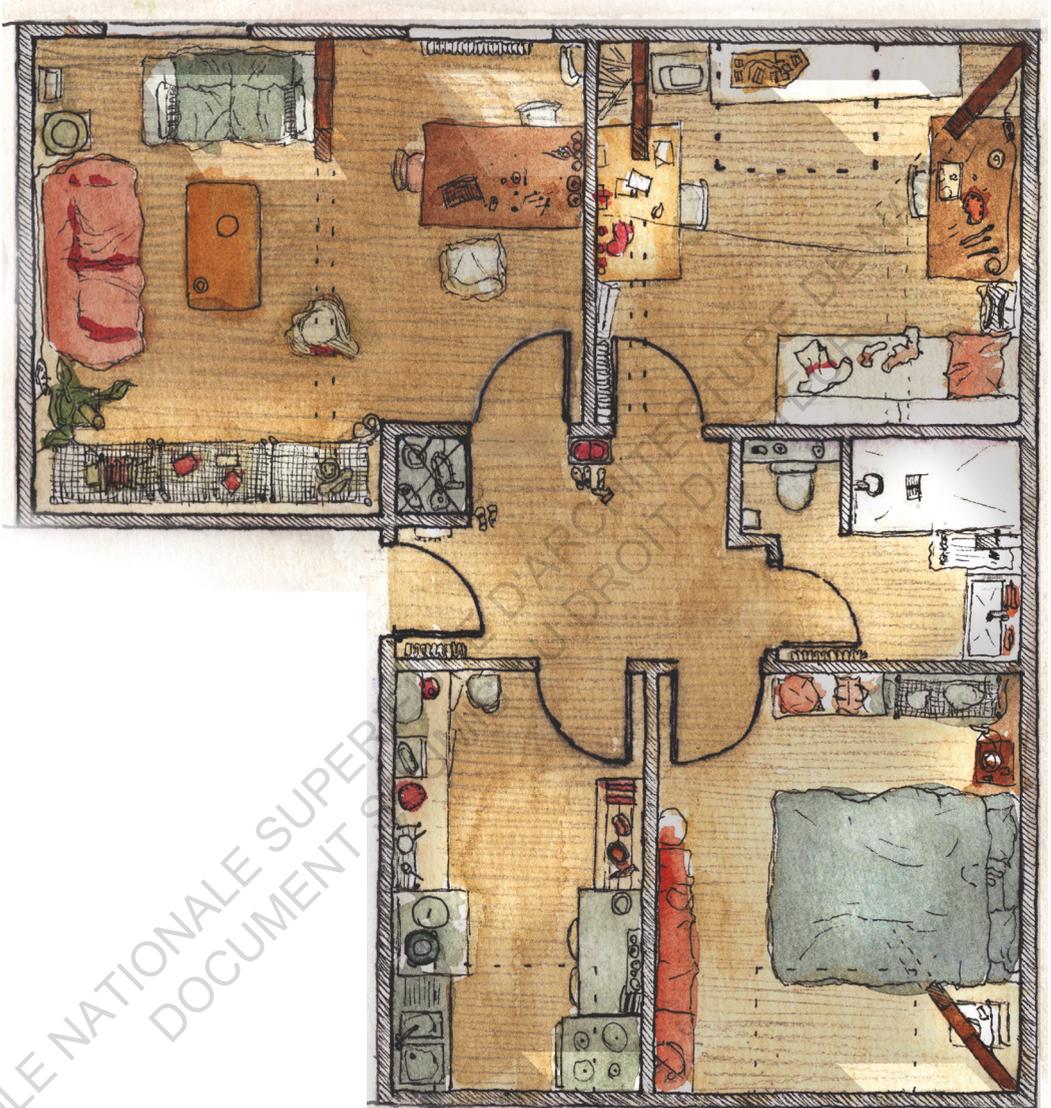
Penchons-nous donc sur les rencontres réelles que j'ai pu faire dans différents logements afin d'observer les appropriations dont il est question. Nous verrons ici trois foyers situés dans différents types de tissus urbains. Les relevés et illustrations donnés ont été effectués sur place avec les habitants de chaque logement et ont pour but de donner à voir les partis pris architecturaux qui favorisent ou éloignent les araignées. Nous tenterons également d'observer les espèces rencontrées et leur comportement afin de dégager des éléments communs. Mon appartement qui servait de point de départ au relevé urbain sert ici de référentiel pour cette première analyse domestique.

* Toutes les illustrations ont été dessinées par moi-même.



Plan de situation échelle 1:2000*





Plan de mon appartement échelle 1:70



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARTS ET METIERS
DOCUMENT

L'appartement est situé au troisième étage sous les combles et dispose d'une surface habitable de quarante-neuf mètres carrés. La charpente est visible, et l'aération est assurée par deux sorties de ventilation mécanique contrôlée (VMC), deux grands velux, et deux fenêtres en chien assis. La toiture est en ardoise et le sol en lino effet parquet. L'appartement dispose de deux chambres et d'un salon en plus de la cuisine et la salle de bain. L'isolation est mauvaise, et il fait en général froid l'hiver et chaud l'été. Des radiateurs sont situés sous les ouvertures et près des portes.

La première rencontre avec des araignées que j'ai pu faire fut pendant mon emménagement : des pholques avaient tissé leurs toiles en hauteur, sous les angles des fenêtres, dans les coins des pièces. Mon amie Yuna Steffen avec qui j'emménageais avait insisté pour les évacuer.



Détail de la charpente

1. L'identification est encore une fois trop incertaine pour préciser l'espèce, d'autant plus que les hyménoptères comptent des sous-espèces et parfois des tribus, faisant de leur identification un travail réservé aux entomologues spécialisés.



Fenêtre en chien assis

De plus, une grande diversité d'araignées sont rentrées par l'intermédiaire d'un autre insecte. A deux reprises, j'ai pu observer des guêpes maçonnées (*Sceliphron* sp.)¹ rentrer dans les mortaises du bois de charpente. Ces hyménoptères ont pour moeurs de chasser des araignées et enfermer leurs carcasses dans des capsules de boue coagulée dans laquelle elles laissent leurs larves se nourrir des araignées. A l'aide d'une bombe d'air comprimé, j'ai pu déloger deux capsules et constater la présence de plusieurs araignées sauteuses à l'intérieur. Surprenamment, le deuxième cocon semblait contenir une *Misumena vatia*, espèce d'araignée de la famille des Thomisidae particulièrement peu encline à rentrer dans les maisons puisque son camouflage clair constitue son principal atout de chasse. Les éléments structurels de la charpente sont devenus, dans les yeux de la guêpe, une antre à nidifier.



Pholcus sp.

De plus, les multiples araignées sauteuses que l'on peut rencontrer toute l'année dans l'appartement se cachent partout à proximité des ouvertures, mais également dans les veines du bois de charpente, derrière les radiateurs. J'ai également pu voir une tégénaire (*eratigena* sp.) tomber sur le lit, alors que j'ouvrais le velux de la chambre. En observant l'individu, il s'agissait d'un mâle, et je pense qu'il était « balladeur », c'est à dire en train de chercher une femelle à féconder, peut-être celle que j'ai retrouvé morte dans un placard peu utilisé. Il est donc visible que l'architecture, même celle d'un immeuble de centre-ville, a ce rôle polysémique que nous avons vu avec la théorie de la signification.



Une petite araignée sauteuse

La maison pavillonnaire

Implantée au nord-est de Nantes, la maison que j'ai visité pour le second relevé se distingue de mon appartement par sa situation. Il s'agit de celle de mes parents dans laquelle j'ai grandi. Le quartier pavillonnaire des années cinquante qui constitue son environnement présente un tissu urbain plus aéré, plus végétalisé, et presque chaque habitation dispose d'un jardin. L'espace s'étend sur trois étages, totalisant environ cent-trente mètres carrés. Des fenêtres et des velux permettent l'aération de toutes les pièces, mais ne sont présentes que sur les façades nord et sud. La maison a la particularité d'avoir une charpente métallique pour laquelle les pannes sont des rails de train récupérés lors de la construction du quartier. Des extensions en bois ont été réalisées pour la cuisine-entrée et une chambre parentale comprenant une petite salle de bain, une buandrie, et un bureau.



Plan de situation 1:2000





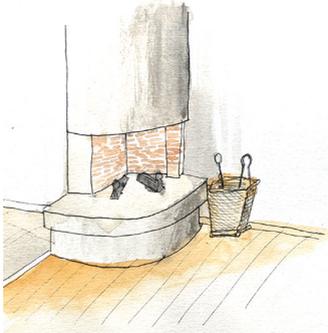
Coupe de la maison pavillonnaire de Pierre et Sarah échelle 1:75

Lors des relevés et observations faites sur la maison, j'ai déjà pu observer que les lattes de bois du bardage extérieur comprenaient des dizaines de toiles en colerette, symptomatiques de la présence de ségétries. J'ai également relevé dans la dépendance de la maison (un studio dans le jardin) plusieurs tégénaires, et une olie à chaussettes dans le jardin.

En ce qui concerne l'intérieur, la maison est relativement éclectique : des murs en ossature bois sont joints à une dalle béton, des pans sont en parpaing, le dernier plancher est en bois également, et les cloisons sont en plâtre. Une cheminée en brique a été ajoutée. Les escaliers sont en bois, et le parement de sol varie selon les pièces et les étages : carrelages, parquets en différents bois, moquette... La matérialité riche de l'endroit, en plus du jardin en permaculture périphérique, constitue un contexte idéal à la diversité animale dans la maison. Sarah et Pierre, propriétaires de la maison, ont également un chat. Du fait que leurs trois enfants soient partis pour leurs études, les pièces des étages supérieurs sont inoccupées.



Olios argelasius



Cheminée dans le salon

Les araignées que j'ai pu observer sont en premier les épeires, qui colonisent les ouvertures du rez-de-chaussée de leurs orbites, ces fenêtres donnant sur le jardin. Les insectes voulant aller à l'intérieur comme les mouches, moustiques ou moucherons sont captés par les araignées. Des tégénaires sont également régulièrement rencontrés selon le couple. Il est fréquent que des araignées présentes dans le bois de chauffage soient ramenées dans la cheminée.

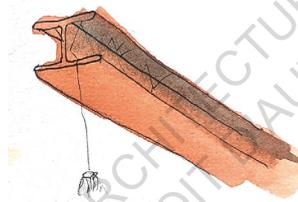
Enfin, les étages supérieurs et notamment le grenier sont peuplés de pholques, mais aussi de



Petite Tegenaria sp.¹

1. Il s'agit potentiellement d'une Eratigena sp., les différences entre les deux genres étant ténues.

leurs proies, les tégénaires. J'ai pu observer une exuvie d'*Eratigena* sp. suspendue à un fil. Il est possible que l'inféquentation des pièces, les matérialités ou l'environnement soient des facteurs architecturaux facilitant l'entrée des araignées, mais dans le cas de cette maison il est difficile d'isoler une raison spécifique.

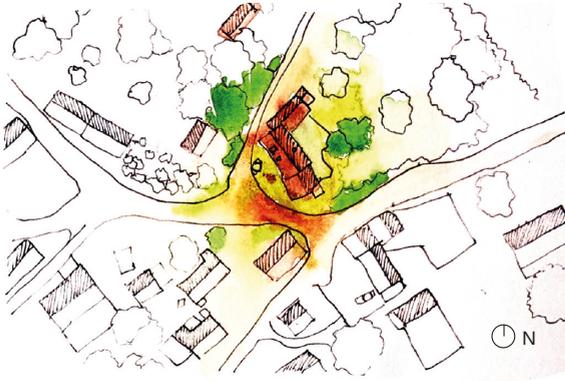


Une exuvie de tégénaire
pend de la faîtière en rails

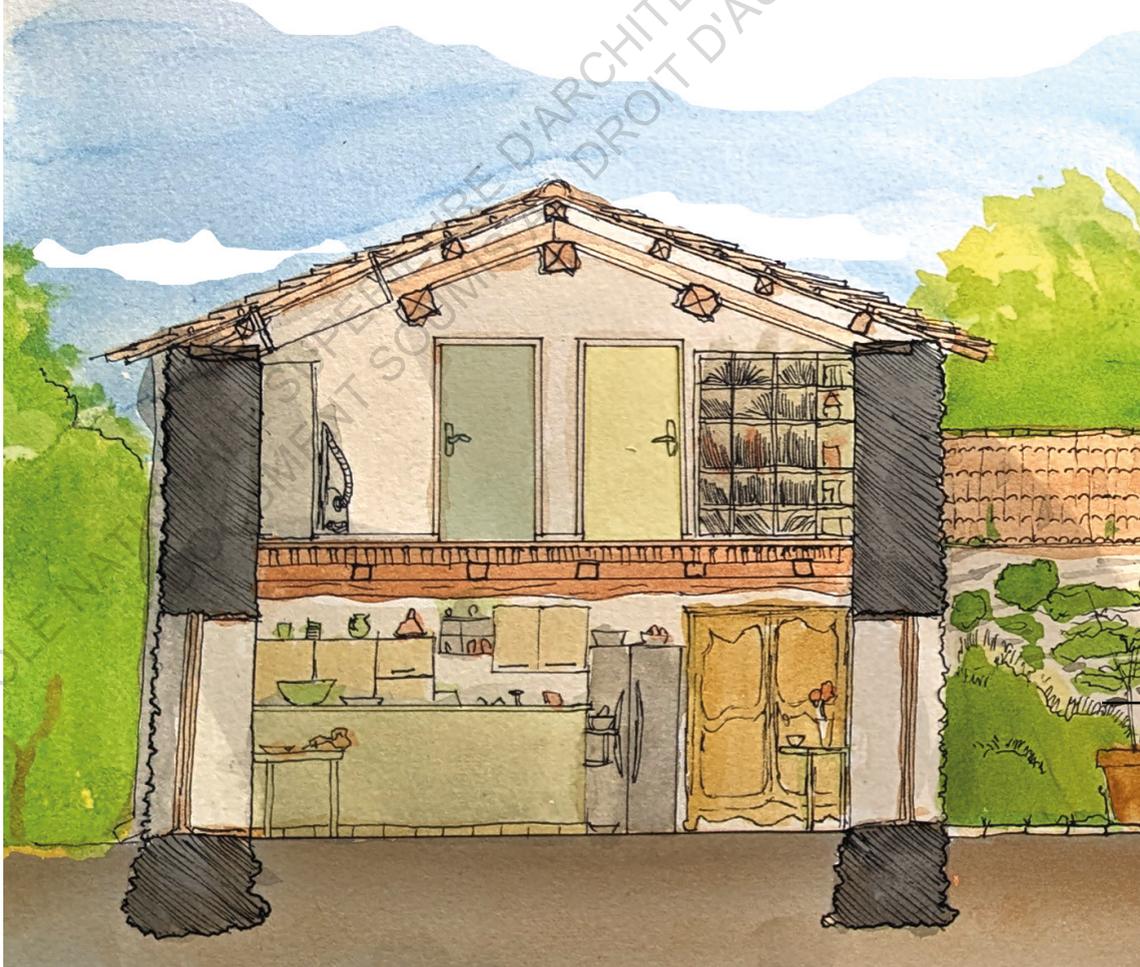


Araneus diadematus

La maison de campagne



Plan de situation échelle 1:2000



74 Coupe de la maison de Patrick échelle 1:80



Ce dernier relevé a été effectué au lieu-dit de la Rinais situé dans la commune de Sainte-Marie (Loire-Atlantique). Il s'agit d'un hameau d'une vingtaine de maisons, dont certaines montrant une ancienneté visible. Bien qu'il soit difficile de dater précisément la bâtisse, on peut présumer par les ruines situées dans le jardin qu'elle précède l'ère industrielle. On comprend qu'il s'agit d'un ancien corps de ferme grâce aux divers espaces couverts proposés par l'architecture initiale du bâtiment.

La maison est entourée de trois chemins, dont un seul est bitumé, celui-ci constitue l'accès à la route. Elle est associée à un grand jardin, et entourée d'arbres et de champs. Un grand étang entoure la moitié sud du hameau. Le climat y est généralement un peu plus frais et océanique qu'à Nantes¹. Les arbres du jardin sont de grands chênes, poirier, prunier, cerisier, mûrier blanc, saule, mais on peut également trouver beaucoup de lierre, de ronces, et d'arbustes en périphérie du jardin, et des vieux murets en pierre menant à la ruine située au fond.

L'intérieur de la maison est spacieux. Les portes sont en bois, vitrées. De grandes poutres en assez mauvais état trament le plafond du rez-de-chaussée, les murs sont épais (plus de quatre-vingt centimètres), en pierre recouvertes d'un enduit blanc à la chaux. Le sol est en carrelage ou en parquet, les cloisons en plâtre, et les ouvertures sont relativement minces, surtout au premier étage ou les fenêtres ne sont généralement que des pe-

1. En moyenne un ou deux degrés plus frais, en comptant un vent moyen plus fort.

tites lucarnes réparties au nombre d'une par pièce.

Le bâtiment est construit en équerre, deux corps de logis s'intersectent pour entourer une terrasse en dalles donnant sur le jardin. Cette terrasse est elle-même plutôt végétalisée, et du fait de l'exposition à la pluie, au soleil et au vent, de la végétation pousse sur les aspérités du mur.



Poutre



Le raccord des deux corps de logis et la végétation

J'ai pu, au cours de ce relevé, croiser plus d'araignées que dans les précédents. Ainsi, même si je n'ai pas vu d'épeires, les pholques et tégénaïres ont visiblement pris leurs aises, notamment derrière les meubles du premier étage. J'ai également pu observer diverses araignées difficiles à identifier du genre Tegenaria dans la jardinerie et le préau, situés à proximité de la terrasse.

Au sujet des espaces extérieurs, il semble qu'une porosité existe entre le jardin et la maison, bien plus perméable que les logements précédemment étudiés. Les seuils de la maison (fenêtres, portes) sont eux-même végétalisés, souvent enfoncés dans l'épaisseur des murs, ce qui laisse l'espace pour des toiles orbitèles, mais aussi une multitude de colerettes.

Par conséquent, j'ai pu observer des ségestries à l'intérieur de la maison, mais aussi une espèce particulière : Zoropsis spinama. Cette



Seuil intérieur / extérieur

araignée que nous avons déjà évoqué est un récente arrivante en France, et a la particularité de chasser à vue en tissant peu. Il est aujourd'hui relativement fréquent de les croiser dans les habitations, car elle tente littéralement de rentrer afin d'attraper elle-même les insectes rampants que l'on peut y croiser. On peut donc tirer deux conclusions de sa fort présence : soit celle-ci est momentanément rentrée afin de chasser une proie spécifique, soit elle demeure dans la maison pour profiter de la faune domestique qui lui convient. La deuxième hypothèse me paraît plus plausible au vu du nombre d'individu croisés (cinq en une demi-heure). Elle valide l'idée que l'araignée comprend dans une certaine mesure que l'environnement domestique est un espace différent de l'extérieur.



Zoropsis spinama



Segestria florentina

Une cohabitation multiscaleire et inévitable

Synthèse

En résumé, nous avons, par une approche historique, déterminé comment l'espace domestique et son architecture s'étaient globalement définis au XXI^{ème} siècle : une gradation de seuils permettant l'assise d'une intimité progressive sur différents espaces, allant de la rue à la chambre. Nous avons observé que cette intimité était un levier architectural majeur, et qu'elle était souvent mise en scène, car une tension semble guider l'architecture domestique entre le besoin intérieur d'intimité et le besoin social de montrer. Un aspect de ce besoin social est la nature positionnelle de l'espace domestique, puisque ce dernier est souvent l'expression d'un statut, et que le choix de certains partis pris assure une démonstration d'appartenance à un groupe ou une classe. Les toiles, à ce titre, ont montré la relation ambiguë qu'entretiennent les habitants avec le phénotype étendu de l'araignée. En dernière partie, nous avons étudié les implications de la théorie de la signification appliquée à l'espace domestique, et avons tenté de déterminer comment cet espace était perçu par les araignées, avant de comparer la théorie aux observations faites d'espaces domestiques différents.

En conclusion, les trois logements que nous avons vu constituent un foyer d'araignées. Plusieurs espèces jouissent des différentes architectures de ces espaces. Aussi, la diversité et le nombre d'araignées croisées semblent proportionnels à la quantité de végétation en périphérie des logements étudiés. On observe davantage d'individus dans la maison pavillonnaire que dans l'appartement, et encore davantage dans la maison de campagne. De fait, la présence d'araignées relève d'une immixtion du sauvage dans ces espaces, or nous avons vu que le quartier le plus « urbanisé » des trois logements abritait de très nombreux individus, adaptés à cet environnement minéral. Par conséquent, il semble impossible d'imaginer une demeure complètement exempte de ces intrusions. Il est possible que les matérialités et l'architectonique des logements aient également une importance dans l'établissement d'une architecture domestique « aranéophile » : les murs en pierre comme ceux de la Rinais, rappellent ceux en ardoise que nous avons pu observer sur le relevé de quartier en cela qu'ils proposent des aspérités opportunes pour des ségestries ou des tégénaires pour installer leurs retraites. Les encadrements de fenêtres, particulièrement en-dessous des linteaux, sont également des zones de développement prisées par de nombreuses espèces (épeires et ségestries en particulier). Enfin, le bois de manière générale offre de nombreuses possibilités spatiales aux aranéides : bardages, mortaises,

charpentes, solives ... Tous ces éléments sont autant d'opportunités induites par les petits vides et angles laissés par les techniques d'assemblage propres au bois.

La maison-organisme

Enfin, nous avons vu que certaines araignées parmi les espèces rencontrées chassent activement : les salticides, l'olie à chaussettes et la *Zoropsis spinama*. Par conséquent, leur entrée dans l'espace domestique relève sans doute moins d'une certaine interprétation de l'architecture que d'une intrusion motivée par la chasse ou la reproduction. Il est donc probable que lorsque ces espèces rentrent, la maison soit déjà habitée par des insectes et/ou d'autres araignées intéressantes pour ces espèces. Ce constat final nous amène à nuancer ce nous avons statué précédemment concernant la nature écosystémique de la maison. Un écosystème est la conjugaison d'un biotope (ensemble d'éléments climatiques et géographiques d'un lieu) et d'une biocénose (ensemble d'être vivants interdépendants de ce lieu). Si il demeure impossible de déterminer les particularités climatiques constantes de la maison, on observe par ce relevé qu'une certaine forme de biocénose peut y exister. L'espace domestique étant le théâtre d'une activité animale particulière (essen-

tiellement des espèces généralistes et nomades), une biocénose domestique existe par extension, sans biotope. La persistance d'une hostilité des habitants envers les araignées, en plus d'être vaine, est donc incompatible avec l'environnement dans lequel ces derniers évoluent. Comment, dès lors, expliquer le dégoût et la peur que suscite cet animal dans nos maisons ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

3. Relations : environnements et sentiments

A. Une brève histoire de psychose occidentale

Les gestes

Nous avons donc étudié jusqu'ici la nature des araignées et de l'espace domestique, reste alors à définir précisément la relation qui unit les habitants humains et non-humains de la maison. Il nous faut pour cela nous rapprocher de la psychologie, et en particulier sur les phobies, le dégoût et la notion d'atavisme. Ce dernier désigne l'idée d'un caractère transmis à travers les générations¹. On qualifie par conséquent certaines peurs comme l'obscurité ou les bruits sourds d'ataviques, elles sont innées et ont vraisemblablement été transmises de par l'avantage évolutif qu'elles donnaient à nos ancêtres. L'une des questions à laquelle nous tenterons de répondre est si la peur commune des araignées est de nature atavique, car il est essentiel d'envisager que l'architecture n'a peut-être aucun rôle à jouer dans cette peur. Nous

1. Bien que la définition soit généraliste, le terme est connoté, et souvent employé en psychologie.

1. 12, 1% Tuent systématiquement l'araignée, et 29,2% disent l'avoir déjà fait sans pour autant systématiquement choisir cette option.

tenterons une approche historique de ce sentiment, puisque nous avons temporairement éludé la question de l'histoire qu'entretient la culture occidentale avec les araignées en première partie. Dans un second temps, nous tenterons l'expérience théorique de la conception d'une architecture domestique sans araignées. Nous chercherons les moyens dont dispose l'architecte pour prémunir l'espace domestique de l'intrusion sauvage. Dans une dernière partie, nous synthétiserons les pensées d'Ingold et d'Emanuele Coccia, tous deux philosophes, quant à la place du vivant dans la maison, et tenterons d'en tirer une synthèse propre à l'araignée.

D'autre part, une entrée en matière par le geste semble à propos. Lorsque l'on évoque la présence d'araignée dans la maison, on pense mécaniquement aux diverses façons de les tuer : un coup de chaussure, de balai, de spray, de tapette ou un écrasement à l'intérieur d'un mouchoir. Le sondage anonyme effectué cette année comportait d'ailleurs la question « à quel point tolérez-vous les araignées à l'intérieur de votre logement ? ». A cette dernière, 41,3 % des sondés ont répondu qu'ils tuaient systématiquement l'animal, ou qu'il leur arrivait de le faire¹. Il s'agit donc d'une réaction commune. Le geste lui-même de l'écrasement est d'ailleurs plutôt commun, presque admis comme une pratique domestique de préservation ou de défense, alors même qu'il banalise une certaine forme de cruauté animale. Nous ne nous

attarderons pas sur les considérations éthiques qu'impliquent le meurtre de l'animal, mais il semble que les araignées soient souvent verbalement dépossédées de leur statut d'être vivant : dans les témoignages, peu de sondés s'approprient le vocabulaire mis à leur disposition, préférant généralement des termes comme « bête », « bestiole », ou des adjectifs essentialistes : « grosse », « noire », « velue »¹. Il y a donc, semble-t-il, de l'ignorance au sujet des araignées et de leur éthologie, reste à déterminer si celle-ci est cause ou symptôme de la peur qui l'accompagne.

Un premier élément de réponse peut se trouver dans l'imaginaire collectif occidental. Nathalie Blanc, durant l'entretien mené le premier juin avec l'auteure, celle-ci dit : « Il n'y a pas de dégoût naturel des insectes, il y a des dégoûts, des dégoûts construits, culturels... ». Il nous faut donc chercher les récits concernant l'animal, avant de déterminer le rôle que prend ou non l'architecture dans ces derniers.

Du mythe d'Arachné à celui de Shelob² en passant par des représentations allant d'Odi-lon Redon à Louise Bourgeois, l'araignée est une figure polysémique dans la culture occidentale. Les récits qui l'entourent sont pléthoriques, mais une certaine généalogie pourrait nous permettre d'en tirer une analyse de l'Histoire de nos mœurs les concernant. Les écrits d'Aristote, dans un premier temps, font mention de conseils médicaux impliquant l'ingestion de tégénaires fraîches

1. Des photos associées aux espèces sont disponibles au sein même du formulaire d'enquête.

2. Araignée maléfique gigantesque imaginée par J.R.R. Tolkien dans ses oeuvres fantastiques.

1. La pire région de l'enfer grec est réservée aux rares mortels ayant dupé ou offensé les Dieux (le Tartare).

ou séchées pour soigner la fièvre. L'animal ne semble donc pas poser un problème de dégoût significatif. La mythologie grecque, d'ailleurs, pose les bases éthymologiques de l'espèce avec l'histoire d'Arachné. Les versions diffèrent légèrement, mais l'histoire est celle-ci : Arachné était une jeune tisseuse lydienne qui prétendait être meilleure à son art qu'Athéna elle-même. La déesse organisa un concours, pour lequel elle broda une représentation glorieuse des dieux olympiens. La jeune fille fit en réponse l'illustration des comportements honteux des dieux. Athéna ne vit sur la broderie aucun défaut, et la détruisit de jalousie. Affligée, la mortelle se pendit, mais la déesse métamorphosa la jeune fille sous la forme d'une araignée, libre de tisser. Outre le fait qu'Arachné est l'un des seuls personnages de la mythologie grecque à être pardonné de son offense aux dieux¹, il est crucial de relever que sa métamorphose relève d'un acte rédempteur. La jeune fille n'est pas maudite par Athéna, la forme animale conférée n'est pas tout à fait subie, il s'agit davantage d'un cadeau ironique, et motivé par la culpabilité présumée de la déesse. Notons bien que les récits de la mythologie grecque sont étiologiques. Ce mythe expliquait pour les croyants l'origine des araignées et de leur toile. Le premier caractère conféré à l'araignée (outre ses vertus médicinales) aurait donc été celui d'être une tisseuse plus talentueuse que les dieux eux-mêmes. Il ne s'agit donc toujours pas de dégoût ou de peur.

C'est au Moyen-âge que l'araignée commence à prendre la réputation qu'on lui connaît aujourd'hui. Le livre « l'évangile des Quenouilles », vraisemblablement écrit au XV^{ème} siècle, fait état de nombreuses superstitions médiévales. On y apprend que l'araignée est perçue comme un animal diabolique, car il tente de piéger ses proies comme le fait le malin avec les âmes des mortels. Bien que quelques dictons associent comme aujourd'hui l'araignée à la chance, le symbole qu'elle véhicule semble drastiquement terni par une interprétation christiano-centrée de son éthologie. En parallèle, des pratiques comme le tarentisme font leur apparition. Ce terme désigne les danses thérapeutiques organisées en Italie, lorsqu'une personne était mordue par une tarentule, le « traitement » pouvait durer des heures et relevait davantage d'une hystérie collective que d'un véritable soin. Le spécimen concerné (*lycosa tarentula*) n'est d'ailleurs pas dangereux pour l'humain bien que sa morsure soit douloureuse. Le moyen-âge semble déjà être une période de réinterprétation de l'animal, qui lui dresse un portrait plus antagoniste, redoutable. La ségèstrie florentine est d'ailleurs nommée « *Aranea Perfida* » à cette période. Nos objets culturels modernes ne manquent pas de poursuivre cette représentation de l'araignée : géante, venimeuse, maléfique... Il s'agit même d'un trope du genre de la fantasy, initié en partie par l'auteur J.R.R Tolkien¹. L'architecture, pour ces récits et représentations, n'occupe aucune place.

1. Les récits fantastiques postérieurs ont pour beaucoup des mentions d'araignées géantes : la saga « *Harry Potter* » de J. K. Rowling (1998), les films « *Arthur et les Minimoys* » (Luc Besson, 2006), les bestiaires de jeux comme « *Donjons et Dragons* » (1970), etc...

1. 6,3% ont répondu « *Je suis très incommodé* », et 19,4% ont répondu « *J'en ai peur, mais je les tolère dans une certaine mesure* ».

2. Merckelbach, Harald, Marcel A. Van Den Hout, et G. Margo Van Der Molen. 1987. « *Fear of Animals: Correlations between Fear Ratings and Perceived Characteristics* ». Psychological Reports 60(3_part_2):1203-9.

Le plus souvent, ce sont des éléments théologiques qui conféreront à l'araignée ses attributs et connotations. La religion peut-elle toutefois à elle seule expliquer l'Histoire de nos mœurs vis-à-vis des aranéides ?

Les chiffres et leurs limites,

Une rapide mesure de l'étendue des conséquences de cette Histoire s'impose. 25,7 % des sondés de l'enquête disent avoir peur des araignées en réponse à la question « Êtes-vous à l'aise avec la présence d'araignées dans votre logement ? »¹. En observant d'autres travaux : selon une étude britannique² sur 261 adultes, 32 % de femmes et 18 % d'hommes se disent plus qu'angoissés par les araignées. On peut comparer ce chiffre à ceux de l'arachnophobie dans le monde : 3,5 à 6,1 % de personnes concernées. Cette révision à la baisse peut s'expliquer par deux facteurs : une différence démographique entre la fréquence de cette peur en occident et dans le monde, et une différence clinique entre une phobie pathologique et une angoisse d'origine zoologique. Dans les deux cas, ce chiffre fait de l'arachnophobie une des peurs cliniques les plus répandues. Le sujet a été étudié au XXIème siècle. Pour le chercheur Graham Davy, la peur des araignées relève en réalité d'une réponse intuitive et héréditaire de dégoût. Il explique en 1994 dans « *The « Disgus-*

ting » *Spider : The Role of Disease and Illness in the Perpetuation of Fear of Spiders.*» *Society & Animals*, 2(1), 17-25. que, contrairement à la théorie commune, l'araignée n'a pas vraiment sa place parmi les peurs « biologiques » de l'humain¹, mais plutôt dans les dogmes culturels s'étant hissés au même rang qu'un dégoût instinctif. Il différencie le dégoût de la peur par sa fonction : nous éviter de consommer quelque chose. Nous éprouverions ainsi un dégoût « biologique » pour les vers, les parasites, les rats, les gastéropodes, qui nous permettrait de prévenir le contact avec ces espèces potentiellement pathogènes. L'un des indices ayant mis certains chercheurs sur la piste d'une peur biologique de l'araignée était l'influence de la famille sur la répartition de cette peur. On assimilait alors l'arachnophobie à une maladie familiale d'origine génétique. Toutefois, avec les progrès de la psychologie, l'assimilation de comportements est devenue une autre source possible de propagation de l'arachnophobie à travers les générations. Un enfant assimilera et imitera davantage les réactions de dégoût de ses parents face à une araignée, et transmettra ce comportement. Pour appuyer sa théorie, Davy compare les culture, où l'araignée est plus généralement perçue comme un animal positif, sage, signe de chance du fait de son mode de prédation... Toutefois, la théorie du dégoût culturel et héréditaire de l'araignée suggère que cette peur serait arbitrairement apparue. Il est plus probable qu'il faille chercher un traumatisme

1. Une étude aurait tenté de prouver la nature biologique de cette peur en mesurant la dilatation des pupilles d'un bébé face à des images d'araignée et les résultats auraient montré une dilatation supérieure pour les photos d'animaux venimeux que pour les photos de végétaux ou de poissons. Certains contestent toutefois le protocole de l'étude en arguant que la dilatation de la pupille seule ne suffit pas à déterminer si ce que ressent l'enfant est bien de la peur.

Source : Hoehl, Stefanie, Kahl Hellmer, Maria Johansson, et Gustaf Gredebäck. 2017. « *Itsy Bitsy Spider...: Infants React with Increased Arousal to Spiders and Snakes* ». *Frontiers in Psychology* 8:1710.

culturel dans notre histoire pour trouver une raison à cet atavisme artificiel. Davy suppose à ce sujet l'épidémie de peste noire, que l'on a temporairement associée à l'araignée avant de déterminer le rôle du rat et de la puce dans la propagation de cette pandémie particulièrement meurtrière et documentée en Europe. Il ajoute qu'avant cet épisode survenu le plus violemment au milieu du XIV^{ème} siècle, l'araignée n'occupait pas une place aussi négative dans nos imaginaires. Nous l'avons vu, Davy semble avoir raison sur ce dernier point. On observe une véritable inversion du symbole revêtu par l'araignée durant le moyen-âge. Du remède aristotélicien au fléau médiéval, l'araignée a souvent été liée à l'imaginaire de la maladie en Occident. La question de l'origine de ce traumatisme n'est peut-être pas encore close pour autant.

La piste de la féminité

Le sentiment commun que nous éprouvons au contact des araignées ne serait donc pas de la peur selon Davy, mais un dégoût exacerbé mêlé d'angoisse, de nature culturelle et héréditaire. Phobies mises à part, ce sentiment répandu semble plus représenté chez les femmes que chez les hommes. Nous avons vu une différence de 14 % entre les deux sexes concernant l'angoisse des araignées dans l'étude britannique précédemment citée. L'enquête libre que j'ai fait circuler montre également une différence : 63,7 %

des hommes se disent à l'aise avec la présence d'araignées dans leur logement, contre 46,1 % des femmes. Paradoxalement, l'enquête a librement circulé dans des groupes relativement paritaires et a été bien plus remplie par des femmes (environ 70%). Si l'architecture n'a peut-être aucun rôle direct dans la répulsion que nous éprouvons à l'égard de ces animaux, il semble que ce qui suscite ce sentiment soit lié à la question du genre. Le sujet a été évoqué durant l'entretien que j'ai mené avec Nathalie Blanc :

« Etienne Vrignaud :

Il me reste une question. Je sais que c'est pas forcément de l'animal que vous avez le plus étudié mais à l'ère de de l'urbain, de l'urbanocène comme vous le dites, comment vous vous expliqueriez la crainte que suscite encore l'araignée ?

Nathalie Blanc :

Je sais pas, pour moi ça à voir avec le féminin. En fait, il y a, il y a dans la symbolisation. Enfin, il y a des mythes actifs d'une certaine manière et je pense que l'araignée, mais c'est à voir. Enfin j'imagine que vous avez dû lire des ouvrages sur ce qu'elles représentent selon les cultures, et cetera. La Tisseuse, la mort, je pense qu'il y a quelque chose de l'ordre du symbole qui à la fois fascine et fait peur, enfin de manière, c'est... Dans les séries B y a énormément de séries B avec l'araignée énorme, on le voit même dans Indiana Jones. On

1. Nous l'avons vu au cours du relevé urbain (partie 1), on observe sur la quatrième photographie ce qui ressemble à une femelle et un mâle épeires sur deux toiles adjacentes.

le voit au début, là y a cette scène où il croise donc cette grosse araignée. Donc je pense que ça a beaucoup avoir avec la question du féminin. »

Si l'on tente de porter un regard occidental sur les mœurs sexuelles des araignées, il est vrai que la femelle semble exercer une certaine domination sur le mâle. Le dimorphisme sexuel est fréquent chez les aranéides. Il est systématiquement en faveur de la femelle¹, plus grande, plus puissante ou plus colorée. De plus, les femelles vivent généralement plus longtemps, survivent le plus souvent à la reproduction, (ce qui est loin d'être le cas pour les mâles), et sont solitaires. Au regard d'autres arthropodes, les araignées sont d'excellentes mères, elles défendent leurs sacs d'œufs et peuvent mordre défensivement si ceux-ci sont menacés. Des lycoses comme par exemple *Hogna Radiata* portent leurs petits sur leur opisthosome pour les transporter. L'araignée femelle est par nature indépendante, prédatrice, et leurre ses proies avec des fils invisibles à leurs yeux pour les dévorer. Peut-on supputer que l'araignée, associée au diable, ait été une figure castratrice de l'imaginaire occidental ? Ce n'est pas impossible, et cela expliquerait peut-être la fascination qu'elles suscitent selon Blanc, mais en aucun cas pourquoi les femmes seraient davantage hostiles à leur présence.

Le foyer et l'éviction par le sauvage

Tentons d'explorer les hypothèses. Il est possible que les hommes et les femmes aient en réalité une aversion similaire contre les araignées, mais que les hommes, pour des raisons culturelles, soient plus enclins à surmonter ce sentiment. Pour les mêmes raisons, il est d'ailleurs imaginable que les hommes éprouvent de plus grandes difficultés à admettre qu'ils auraient peur des araignées, ce qui pourrait expliquer la différence de déclaration dans une enquête anonyme. En outre, l'association de l'araignée à des maladies et au parasitisme fait que de nombreuses légendes urbaines leurs sont attribuées : morsures mortelles, pontes d'œufs sous la peau... Il est possible que la perspective d'avoir une araignée près de soi, en particulier si l'on a les cheveux longs dans lesquels l'animal pourrait se cacher, est d'autant plus désagréable si l'on croit à ces mythes. Enfin, nous observions précédemment comment la présence d'araignées dans le logement pouvait être une atteinte au statut de l'habitant, de par la nature positionnelle de la maison. On peut imaginer que la responsabilité du foyer étant traditionnellement imputée aux femmes en Europe, celles-ci soient plus sensibles à la préservation de cet espace. Cette hypothèse replace l'architecture au centre de la relation que nous entretiendrions avec les aranéides. Le mystère de cet écart d'angoisse entre les sexes ne paraît pas résolu, mais il semble trop

complexe pour trouver sa réponse ici. Ainsi, l'aversion que l'on éprouve face aux araignées, bien que culturelle et héréditaire, ne serait que partiellement due à l'environnement. L'architecture ne peut-elle pourtant fournir un espace prémuni du sauvage ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

B. La maison sans araignées

Milieu

La présence d'araignées dans la maison, nous l'avons vu, est une fatalité. Il n'existe à ce jour aucune architecture garantissant un espace domestique entièrement préservé des araignées. Consacrons-nous ici à l'élaboration d'une expérience de pensée éthologique et architecturale, et tentons d'imaginer la forme d'une telle demeure. Appliquons à cette expérience les étapes de conception d'un projet architectural classique : implantation, conception, détails.

En premier lieu, le milieu d'implantation est essentiel pour déterminer de quelles espèces on veut se prémunir. Ainsi, l'idéal est d'éviter les zones humides, les étangs, les forêts, dans lesquels prolifèrent les Dolomedes. Les déserts sont variables, mais abritent généralement de nombreuses espèces d'araignées mygalomorphes ou d'arachnides comme les Solifuges. Beaucoup d'espèces ne se rencontrent pas au dessus d'une certaine altitude, préférant des températures stables. Les montagnes sont donc une première piste, mais d'autres espèces de grandes familles

comme des Salticidae ou des Gnaphosidae se développent particulièrement, elles, en altitude. Nous l'avons vu, s'implanter en ville n'est en aucun cas une option, du fait des nombreuses espèces synanthropes adaptées à nos environnements humains. En définitive, deux espaces demeurent envisageables : certaines zones polaires et la station spatiale internationale, et il n'est même pas certain que ces milieux soient complètement exempts d'araignées ...

Prédateurs

Tenter de s'implanter dans un milieu sans araignée est donc une impasse. Il semble difficile de concevoir un habitat confortable dans des espaces aussi hostiles sans utiliser des moyens relevant davantage de la terraformation que de l'architecture. Admettons donc que notre maison est implantée en Loire-Atlantique, à proximité d'une ville, sur un terrain proche d'une rivière ou d'un étang, comme le sont la plupart des habitations de ce département. Simplifions davantage en tentant une approche différente. La maison serait un pavillon classique, semblable à celle du second relevé que nous avons vu, mais serait pourvue de dispositifs accueillant les prédateurs des araignées. Lézards, mésanges, hérissons, serpents, guêpes maçonnes... Le principe est celui-ci : des pierres sont disposées, des haies, des arbres, qui permettent d'accueillir ces animaux, et ceignent

la propriété de sorte qu'aucune araignée ne puisse franchir ce mur de prédateurs. Plusieurs défauts limitent encore l'efficacité du projet. En premier lieu, les principaux prédateurs des araignées sont les araignées elles-mêmes. Il est improbable que les seuls reptiles et petits mammifères puissent seuls endiguer la prolifération d'arthropodes dans un milieu exempt de ces derniers. De plus, les dispositifs mis en place pour imiter les biotopes des prédateurs sont également propices à la présence d'araignées : les murets en pierre chers aux lézards sont aussi l'habitat privilégié d' *Eratigena Agrestis* et de *Segestria Florentina* pour ne citer qu'elles. Les arbres des mésanges abriteraient toutes sortes d'épeires, les haies des hérissons attireraient des insectes qui eux-mêmes attireraient des araignées chasseuses : olies, zoropsis... Nous sommes de nouveau face à la nécessité de distinguer biotope et biocénose. Enfin, le principe même de compter sur les prédateurs pour complètement éradiquer les proies de la maison mène à une impasse. Même dans la mesure improbable ou ceux-ci y parviendraient, la maison deviendrait un territoire hostile à ces derniers, car vide de proies. Les animaux délaisseraient donc l'espace, qui deviendrait alors de nouveau accueillant pour les araignées.

Architecture

Il semble plus simple de négliger le rôle des prédateurs dans la maison. Tentons donc d'imaginer la forme que prendrait la maison sans araignées. D'abord, le terrain doit être le plus artificiel possible. Une dalle de béton de trente centimètres, sans joints de dilatation, doit s'étendre sur plusieurs mètres autour des pièces. L'idéal serait qu'un enduit blanc comme de la chaux le recouvre entièrement, cela dissuaderait les araignées de s'y aventurer de jour, car cela les rendrait très visibles (exception faite aux *Misumena*). L'extérieur serait fortement éclairé par des lumières situées en périphérie du terrain, pour ne pas attirer d'insectes au centre, les spots éclaireraient donc la maison la nuit. Cela pose un problème, car nous avons vu lors du premier relevé que les débords de fenêtres et les volets sont particulièrement habités par les ségestries. Le plus efficace sera de poser de fenêtres sans volets, au nu extérieur des murs. Concernant le toit et l'étanchéité, plusieurs options s'offrent à nous pour laisser le moins d'anfractuosités possibles. Une toiture en béton armé de type « bunker » est à propos, mais on peut également envisager un bac acier continu, sans acrotère, corniche, ni gouttière. Enfin, une toiture en béton type toit-terrasse est envisageable, si aucun joint de dilatation, ni aucun dispositif d'évacuation de l'eau n'est ajouté. A l'intérieur, l'agencement des pièces importe peu, tant qu'il n'y a qu'une seule entrée. Celle-ci se présente sous la forme d'un sas brutaliste, au plafond se trouvent des extincteurs

automatiques incrustés dans la sous-face, permettant de doucher les habitants dans du vinaigre blanc. Ainsi même les locataires ne pourront pas véhiculer d'aranéides. Des pulvérisateurs de cannelle et de vinaigre sont d'ailleurs disposés en périphérie du terrain, et servent de répulsif. A partir de ce point, le problème majeur qui demeure sont les saltiques et les épeires, qui parfois volent ou laissent voler leur fil au gré du vent pour se disperser ou trouver leur habitat. Le moyen le plus efficace de s'en prémunir est d'obstruer toute ouverture située sur les façades exposées aux vents dominants. En Loire-Atlantique, celles-ci sont sud-ouest et au nord-est. On peut aussi poser la maison sur d'immenses pilotis, en haut d'un terrain, pour s'assurer que les araignées ne l'atteignent pas en volant. Il est également possible de chauffer le sol extérieur et la toiture, de sorte à créer un courant ascendant qui dévie les trajectoires des arthropodes guidés par les flux aérien mais cela poserait un problème d'accessibilité et de thermique.

Intérieur

Naturellement, l'intérieur de la maison se doit d'être également le plus lisse possible. Des grandes dalles blanches couvrent le sol, ou du béton ciré uni. Le minimalisme le plus pur et le plus blanc habille l'édifice. Un minimum de mobilier, si possible en marbre ou en céramique, remplit les



1. La maison de la famille Kardashian, conçue par Tadao Ando (2020), donne une bonne image de ce que pourrait être l'intérieur de la maison sans araignée (source image : Jackie Nickerson).

pièces. Cela permet d'épuiser les espèces dénuées de scopules comme les tégénaires¹. Des marches séparent chaque pièce pour cette raison. Les lits sont placés dans des capsules comprenant un sas identique à celui de l'entrée. Des capteurs lumineux connectés à des enceintes situées dans les murs diffusent régulièrement des sons puissants et de basse fréquence. Ainsi les vibrations émises aux différentes heures de la journée perturbent les araignées et les font fuir.

Pour synthétiser, la maison sans araignée la plus simple serait une maison sans humain. Concevoir une maison pour des habitants suggère suffisamment de contraintes, en exclure les araignées est aussi absurde qu'impossible. L'hostilité qui persiste à l'égard des araignées dans l'espace domestique ne peut pas connaître de réponse architecturale, car la nature multiscale de notre cohabitation avec ces animaux rend notre vocabulaire architectural inepte à leurs yeux. Nous avons vu l'étendue des sacrifices de confort que suggère une maison exempte d'araignées. En clair, aussi vrai que l'architecture vernaculaire européenne est « arachnophile » (voir troisième relevé), l'architecture « arachnophobe » se déconnecterait de l'usage humain. On pourrait déduire qu'en ce sens, une architecture qui attire les araignées serait plus qualitative. Il est en tous cas certain qu'une conception visant à éloigner le sauvage n'est pas souhaitable pour l'humain.

C. Une architecture domestique souhaitable

Coccia : la morale, le bonheur, et l'oppression

Lorsque l'on traite du rapport du sauvage à l'espace domestique, la définition d'une architecture souhaitable est un exercice complexe auquel quelques auteurs contemporains se sont essayés. Il s'agit d'identifier les intérêts de chaque espèce, de mesurer la responsabilité de l'humain dans l'équilibre de son environnement, ou d'envisager le rapport éthique que l'on pourrait entretenir avec l'ensemble des entités étrangères que nous appelons sauvages. Plusieurs ouvrages traitant de ces thèmes sont parus, mais deux auteurs évoquent plus spécifiquement l'environnement domestique, et me semblent opposés sur des points que nous avons évoqués précédemment. Nous commencerons donc par résumer la pensée du philosophe Emanuele Coccia, avant de la comparer aux écrits de Tim Ingold.

Dans son livre « Philosophie de la maison : L'espace domestique et le bonheur » paru en 2021, Coccia avance la thèse que la maison est un

espace indispensable à l'acquisition d'une certaine ataraxie. Le livre est un récit philosophique et autobiographique dans lequel l'auteur évoque son propre parcours résidentiel pour illustrer ses arguments. On retrouve d'ailleurs des similitudes avec l'ouvrage *Chez soi : Une odyssee de l'espace domestique* écrit par Mona Chollet en 2016. Coccia écrit : « *La maison est la réalité morale par excellence : un artefact psychique et matériel qui nous permet d'être au monde mieux que la nature ne nous le permet* » (Coccia, 2021 p.26). La thèse de l'auteur est celle-ci : la maison est le lieu de l'application d'une éthique à soi, et le bonheur est le temps pendant lequel on vit selon sa morale, le domestique est donc l'espace-temps propre au bonheur. Dans notre examination de l'Histoire de l'espace domestique, nous avons effectivement observé que ce dernier était sujet à une certaine éthique d'ordre sociale, qui prônait par exemple l'exclusion des entités sauvages. Dans sa monographie, Coccia consacre un chapitre aux animaux dans la maison, son point de vue est radical « *la maison reste l'expression d'une guerre contre les autres espèces ou, mieux, de toutes les espèces entre elles* » (Coccia, 2021, p.149-150). L'auteur compare la domination qu'exerce l'humain sur l'espace domestique à celle que décrit Marx dans sa théorie du matérialisme historique. Les animaux sont ainsi des opprimés de l'espace domestique, au même titre que la société nouvelle que prédit Marx, la maison nouvelle sera révolutionnée par

une indifférenciation des espèces entre elles. Le principe de biodiversité, de taxonomie, ou de séparation de règne devra être dissous au profit d'un espace domestique qui serait le lieu de l'accueil de la vie elle-même, sans distinction.

Ingold : l'environnement, le projet, et l'action

Tim Ingold est un philosophe contemporain dont nous avons déjà évoqué un ouvrage pour déterminer le symbole que constituent les toiles dans l'espace domestique. Nous allons ici étudier les arguments qu'il avance dans son livre « *Marcher avec les dragons* » (Points. Ingold, T., & Madelin, P. (2018)). Contrairement à Coccia, l'auteur traite davantage de comportement animal et d'environnement que d'espace domestique. S'inspirant de la théorie de la signification de Von Uexküll, Ingold rejette certaines préconceptions concernant l'éthologie. L'idée cartésienne qu'il faut séparer perception et action pour décrypter le comportement animal lui semble caduque. Il explique que la perception est nécessairement guidée par la recherche d'informations « *Percevoir, c'est donc ipso facto savoir* » (Ingold 2018 p.139). Ingold emploie le terme « *affordance* » pour qualifier les caractéristiques que confère un individu à son environnement. Celles-ci sont des propriétés réelles

et objectives, mais ne sont perçues que par le prisme d'une action entreprise par un individu. Par exemple, l'embellissement paysager, les dents, et le matériau de construction sont les affordances du gravier pour l'humain, la poule, et la fourmi. L'environnement est pour Ingold la somme, ou plutôt la conjugaison de l'ensemble des actions menées par les êtres vivants pour transformer ce dernier. Ils sont le théâtre d'une lutte de ces affordances, et Ingold les qualifie donc de perpétuellement inachevés. Que peut-on en déduire de l'espace domestique ? Il semblerait que si l'on considère un environnement comme le lieu de lutte pour les propriétés intrinsèques de ses composants vivants et inertes, la maison est au même titre qu'un écosystème un espace de compromis.

Les intérêts sociospatiaux en question, la lutte pour la sécurité

Par conséquent, la thèse d'Ingold s'oppose à la vision marxiste de Coccia. Le second auteur explique en effet qu'un espace accueillant le « vivant » dans son ensemble est irréaliste, en cela que les affordances des constituantes de l'environnement diffèrent, et que c'est ce qui définit la vie dans sa diversité. Peut-on imaginer une maison qui libère le moustique de l'oppression de

l'araignée, les fucus de l'oppression du puceron ? La maison, en définitive, est un espace majoritairement défini par l'usage humain, et donc imprégné de symboles culturels. Ingold démontre dans son livre que cette opposition lui semble arbitraire. En ce qui concerne les araignées et les entités sauvages en général, Il semble que le problème que soulève notre architecture est qu'elle est le produit d'une culture déracinée. Nos intérêts dans l'espace domestique sont guidés par une culture, une certaine façon de répondre aux besoins auxquels correspond cet espace. Les rituels associés à notre façon de manger, dormir, sont d'origine culturels et sont incarnés par une architecture domestique ignorante, voire méprisante de la question de son impact sur l'environnement naturel. Les éléments architecturaux conventionnels comme les pare-moineaux¹ ou les pics anti-pigeons montrent le rapport qu'établit notre architecture au sauvage : l'observation du comportement animal se fait au profit de son exclusion.



1. Ci-dessus une photographie de pare moineau, objet servant à prévenir la nidification d'oiseaux sur les tuiles sablières. (source image : groupe OBP, https://www.opb-group.fr/fr/metiers_toiture.html).

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Conclusion

Finalement, nous avons durant ce mémoire de recherche tenté de savoir dans quelle mesure l'architecture détermine t-elle notre relation aux araignées dans l'espace domestique ? Nous avons vu divers éléments de réponse. L'étude de l'environnement urbain a révélé dans un premier temps que la présence d'araignées synanthropes autour des maisons ne faisait aucun doute. Ce premier constat nous a permis de déterminer que l'architecture est en premier lieu la condition de notre relation aux araignées. La multitude et la diversité des espèces rencontrées qui parvenaient à tirer profit de l'espace urbain le montre bien. De plus, nous avons tenté une approche socio-économique du logement occidental, qui nous a permis de déterminer que la maison était historiquement devenue un bien positionnel. Ce second constat nous a permis de déterminer que l'architecture avait un rôle dans notre relation aux araignées, car elle était socialement déterminée par une tendance à la domestication des entités sauvages. Nous avons ensuite tenté d'appliquer la théorie de la signification à des environnements

réels en y faisant des relevés aranéologiques, qui nous ont permis d'apprécier les appropriations que font les araignées des trois espaces domestiques étudiés. Cette expérience a donné à voir un point de vue animal, afin de comprendre plus finement les phénomènes qui amènent l'araignée à pénétrer l'espace domestique et à y demeurer. Enfin, nous avons pu définir que la relation que nous entretenons avec ces animaux est globalement hostile en raison d'un traumatisme culturel héréditaire grâce à une approche historique de nos mœurs et récits les concernant. Tout comme l'étude psychologique, cette approche penchait davantage en faveur d'un rôle négligeable de l'architecture dans le sentiment que nous éprouvons vis-à-vis des araignées. Enfin, en raisonnant par l'absurde, nous avons vu que si l'architecture avait effectivement le pouvoir de chasser ou attirer les araignées, on observait une forme de corrélation entre la capacité d'une maison à accueillir les araignées et sa souhaitabilité pour un usage humain. En dernier lieu, nous avons opposé l'auteur Marxiste Emanuele Coccia et le philosophe du vivant Tim Ingold, qui nous ont éclairés sur ce que pourrait être un environnement domestique souhaitable, en fournissant des définitions inédites de ces termes.

En somme, nous observons que l'architecture a un rôle dans la relation que nous entretenons avec les araignées, puisque celle-ci détermine naturellement quelles espèces nous pourrions rencontrer dans la maison. Nous avons

vu que les espèces en question ne suscitent pas le même type de réaction dans l'enquête en ligne menée. De plus, la maison étant un espace social, l'architecture a un rôle évident de filtre, qui fait que les araignées sont tolérées dans la ville, à l'extérieur, mais pas à l'intérieur.

Cependant, nous avons vu qu'il n'appartient pas aux architectes de s'approprier le problème que pose cette exclusion du sauvage. En effet, une architecture excluant parfaitement le sauvage est aussi impossible que peu souhaitable, et une architecture accueillant toutes les formes de vie fait de la maison un espace de lutte et la dépossède de sa fonction sécurisante et intime. Il apparaît alors que la question des récits entourant le sauvage soit un levier bien plus efficace que l'architecture pour changer les symboles et valeurs constituant un facteur d'exclusion pour les entités extérieures à l'espace domestique. Ce sont, à mon sens, ces récits qu'il faut interroger pour envisager une nouvelle relation humains-araignées.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Bibliographie

Philosophie

Blanc, Nathalie. 2021. « *Impossible sauvage urbain* ». Textes et contextes 16(II).

Chollet, Mona. 2016. « *Chez soi: une odyssée de l'espace domestique*. » Paris: La Découverte/Poche.

Coccia, Emanuele, et Léo Texier. 2021. « *Philosophie de la maison: l'espace domestique et le bonheur*. » Paris: Éditions Payot & Rivages.

Heidegger, Martin, 2001. « *Essais et conférences* ». Paris: Gallimard.

Ingold, Tim. 2008. « *When ANT Meets SPIDER: Social Theory for Arthropods* ». P. 209-15 in *Material Agency*, édité par C. Knappett et L. Malafouris. Boston, MA: Springer US.

Ingold, Tim, et Pierre Madelin. 2018. « *Marcher avec les dragons*. » Paris: Points.

Morizot, Baptiste. 2018. « *Chapitre 15. Le*

devenir du sauvage à l'Anthropocène: » P. 249-64
in *Penser l'Anthropocène*. Presses de Sciences
Po.

Vassart, Sabine. 2006. « *Habiter* »: *Pen-
sée plurielle* no 12(2):9-19.

Woolf, Virginia. 2017. « *Une chambre à
soi*. » Paris: Éditions 10-18.

Psychologie et sociologie

Davey, Graham C. L. 1994. « *The "Dis-
gusting" Spider: The Role of Disease and Illness
in the Perpetuation of Fear of Spiders* ». *Society &
Animals* 2(1):17-25.

Nicolas-Vullierme, Lucie. 2022.
«*Gazons.*» Paris: Klincksieck.

Pasquier, Gaël. 2015. « *La cour
de récréation au prisme du genre, lieu de transfor-
mation des responsabilités des enseignant-e-s à
l'école primaire* ». *Revue des sciences de l'éduca-
tion*

Schneider, Michael. 2007. « *The
Nature, History and Significance of the Concept of
Positional Goods* ». *History of Economics Review*

45(1):60-81.

Scott, James C. 2017. « *Against the grain: a deep history of the earliest states.* » New Haven: Yale University Press.

Uexküll, Jakob von. 1984. *Mondes animaux et monde humain ; suivi de Théorie de la signification.* Paris: Denoël.

Vatiero, Massimiliano. 2011. « *The Institutional Microeconomics of Positional Goods* ». Université de Lugano

À propos des araignées

Bertone, Matthew A., Misha Leong, Keith M. Bayless, Tara L. F. Malow, Robert R. Dunn, et Michelle D. Trautwein. 2016. « *Arthropods of the Great Indoors: Characterizing Diversity inside Urban and Suburban Homes* ». PeerJ 4:e1582.

Bosmans, Robert. 2007. « *Bernard Le Peru (2007): Catalogue et répartition des araignées de France* ». Arachnologische Mitteilungen 34:39-40.

Canard, Alain; Rollard, Christine 2017. « *A la découverte des araignées: araignées de nos ré-*

gions, sachez les reconnaître: un guide de terrain pour comprendre la nature. » Paris: Dunod.

Jones, Richard. 2015. « *House Guests, House Pests: A Natural History of Animals in the Home.* » London: Bloomsbury.

Pommier, Philip, Christine Rollard, et Luc de Haro. 2005. « *Morsures d'araignées : les aranésismes d'importance médicale* ». *La Presse Médicale* 34(1):49-56.

Rollard, Christine, Jean-Philippe Chippaux, et Max Goyffon. 2015. *La fonction venimeuse.* Cachan: Lavoisier-Tec & doc.

Shochat, E., W. L. Stefanov, M. E. A. Whitehouse, et S. H. Faeth. 2008. « *Urbanization and Spider Diversity: Influences of Human Modification of Habitat Structure and Productivity* ». P. 455-72 in *Urban Ecology*, édité par J. M. Marzluff, E. Shulenberger, W. Endlicher, M. Alberti, G. Bradley, C. Ryan, U. Simon, et C. ZumBrunnen. Boston, MA: Springer US.

Weissbrod, Lior, Fiona B. Marshall, François R. Valla, Hamoudi Khalaily, Guy Bar-Oz, Jean-Christophe Auffray, Jean-Denis Vigne, et Thomas Cucchi. 2017. « *Reply to Dekel et al.: Preagricultural Commensal Niches for the House Mouse and Origins of Human Sedentism* ».

Proceedings of the National Academy of Sciences
114(27).

Autres

Barthes, Roland. 1980. « *La chambre claire: note sur la photographie* ». Paris: Gallimard.

Blanc, Nathalie. 2009. « *La blatte, ou le monde en images* ». P. 103-14 in *L'animal sauvage entre nuisance et patrimoine*, édité par S. Frioux et É.-A. Pépy. ENS Éditions.

Blanc, Nathalie. 2020. « *Animals in the Midst of Cities* ». *Biosemitotics* 13(3):411-29.

Dawkins, Richard. 1983. « *The extended phenotype: the long reach of the gene.* » Oxford ; New York: Oxford University Press.

De Villers, Bénédicte. 2013. « *La peur chronique des chiens chez les enfants: Une question d'empiétement de l'espace personnel ?* » Carnets de géographes (5).

Foster, Michael Dylan, et Kijin Shinonome. 2015. « *The book of yokai: mysterious creatures of Japanese folklore.* » Oakland, California: University of California Press.

Haase, Donald, éd. 2008. « *The Greenwood encyclopedia of folktales and fairy tales.* » Westport, Conn: Greenwood Press.

Hoehl, Stefanie, Kahl Hellmer, Maria Johansson, et Gustaf Gredebäck. 2017. « *Itsy Bitsy Spider...: Infants React with Increased Arousal to Spiders and Snakes* ». *Frontiers in Psychology* 8:1710.

Merckelbach, Harald, Marcel A. Van Den Hout, et G. Margo Van Der Molen. 1987. « *Fear of Animals: Correlations between Fear Ratings and Perceived Characteristics* ». *Psychological Reports* 60(3_part_2):1203-9.

Sordello, Romain. 2017. « *Pollution lumineuse et trame verte et bleue : vers une trame noire en France ?* » *Territoire en mouvement* (35).

Zitkala-Ša. 2004. « *Iktomi and the ducks and other Sioux stories* ». Lincoln: University of Nebraska Press.

Glossaire

Abdomen : Partie inférieure de l'araignée, synonyme d'opisthosome, contenant le système digestif, le coeur, les glandes séricigènes et les organes reproducteurs chez la femelle.

Atavisme : Caractère instinctif héréditaire

Biosémiotique : Discipline récente étudiant les signes et codes employés par les êtres vivants.

Domestique : Qui a à voir avec l'espace de la maison, pour les différencier, certaines espèces portent le taxon *domestica* ou *civica* en raison de la forte présence dans les habitations qui les caractérisent.

Eusocialité : Mode d'organisation en essaim de certains animaux faisant preuve d'intelligence collective, pour lequel l'intérêt du groupe et de sa pérennité passe avant la vie de l'individu.

Exclusion : Mise à l'écart d'un individu ou d'un groupe d'un contexte socio-spatial donné.

Exuvie : Chitine de l'araignée laissée après la mue, parfois consommée a posteriori.

Gravidité : Substantif de gravide. La gravidité est la période durant laquelle l'araignée femelle prépare sa ponte. Il s'agit de la gestation des aranéides.

Orbitèle : Morphologie de toile répandue chez les araignées de la famille des aranéides constitué d'un centre d'où rayonnent des fils collants liés par une spirale, formant une maille concentrique souvent invisible pour les insecte volants visés par l'araignée.

Parasocial : Adjectif décrivant une relation à sens unique pour laquelle un individu développe de la sympathie pour une personne connue malgré son absence de contact avec elle.

Prolifération : Reproduction particulièrement abondante d'une espèce dans un lieu donné.

Réseaux trophiques : Lien de prédation unissant les espèces, les réseaux trophiques décrivent avec plus de diversité le phénomène de chaîne alimentaire.

Sauvage : Dont la présence est imprévue, non domestiquée, incontrôlé par l'Homme.

Soie : Substance coagulant à l'air produite par les glandes séricigènes de l'araignée. En pressant ces

glandes, l'araignée est en capacité de produire une soie aux propriétés diverses.

Synathropie (hémisynathropie, eusynathro-

pie) : Caractère donné à une espèce sauvage jouissant de l'activité humaine et partageant avec l'Homme les mêmes intérêts spatiaux. Les espèces hémisynathropes profiteront indirectement de cette activité, et resperont à l'extérieur des maisons, là où les espèces eusynanthropes profiteront de la présence humaine en venant à l'intérieur de l'espace domestique.

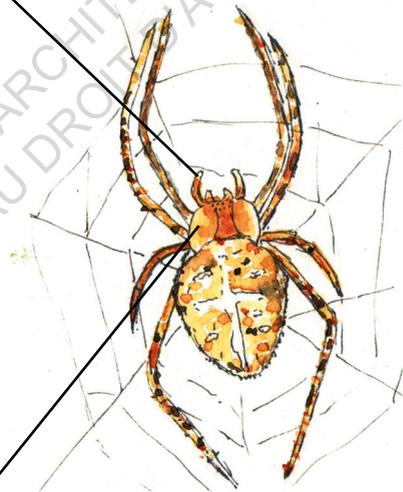
Territoire : Lieu de vie, de naissance, de reproduction, espace vital marqué par l'appropriation d'un ou plusieurs individus. Espace comprenant une unité de déplacement maximal aux yeux d'un être vivant donné.

Traumatisme : Terme désignant l'ensemble des réactions d'ordre psychologique à un évènement particulièrement intense.

Urbanocène / anthropocène : Temps géologique actuel défini par le fait que l'activité humaine a majoritairement transformé la surface terrestre et ses paysages, notamment par l'apparition de grandes villes.

Epeire : Araignée courante dans les jardins et rare dans les maisons, elle est facilement reconnaissable pour sa toile orbitèle et son large abdomen. Elle peut mesurer jusqu'à deux centimètres de corps.

Pédipalpe : Membres supérieurs situés de part et d'autre des chélicères servant de « mains » aux araignées lorsque elles manipulent leurs proies.



Ci-dessus : Epeire diadème sur une toile orbitèle

Céphalothorax : Partie supérieure de l'araignée abritant les yeux, le cerveau, le sternum d'où partent les pattes, les chélicères, les pédipalpes, glandes à venin et la bouche.

Salticide : Famille comprenant les très nombreuses espèces d'araignées sauteuses, pourvues d'une meilleure vision et chassant «activement» leur proies. Elles ont généralement un céphalothorax plus large mais sont de petite taille (>5mm).



Ci-dessus : Araignée sauteuse en position défensive



Ci-dessus : Toile en nappe

Nappe : Morphologie de toile courante pour laquelle l'araignée tisse une surface plane généralement horizontale et souvent pourvue d'une retraite.

Retraite : Zone d'affût de l'araignée, d'où elle reste en attendant de sentir sur la soie les oscillations signalant la présence d'une proie ou d'un mâle.

Tégénaire : Genre d'araignée nocturne courante dans les maisons de la famille des Agelénides mesurant jusqu'à deux centimètres. Elles tissent

une toile en nappe avec une retraite, et attendent qu'un mâle balladeur vienne la féconder, c'est le plus souvent lui que l'on croise en automne et au printemps.



Ci-dessus : Tégénaire mâle

Bulbe copulateur : Gonflements sombres parfois appelés «gants de boxe» situés à l'extrémité des pédipalpes chez les mâles. Ils contiennent le sperme de l'araignée.



Ci-dessus : Ségestrie

Ségestrie : Araignée parfois confondue avec la tégénaire pour sa couleur sombre, elle se distingue par sa toile en colerette et se chélicères irisées

souvent vertes. Elle tisse une toile en colerette et arbore généralement une chitine impeccable.

Colerette : Morphologie de toile pour laquelle l'araignée tisse une simple retraite d'où partent des fils rayonnants

Pholque : Araignée solitaire de quelques millimètres aux longues pattes très fines vibrant sur une toile tissée en fils libres, cette araignée figure parmi les prédateurs des tégénaires.

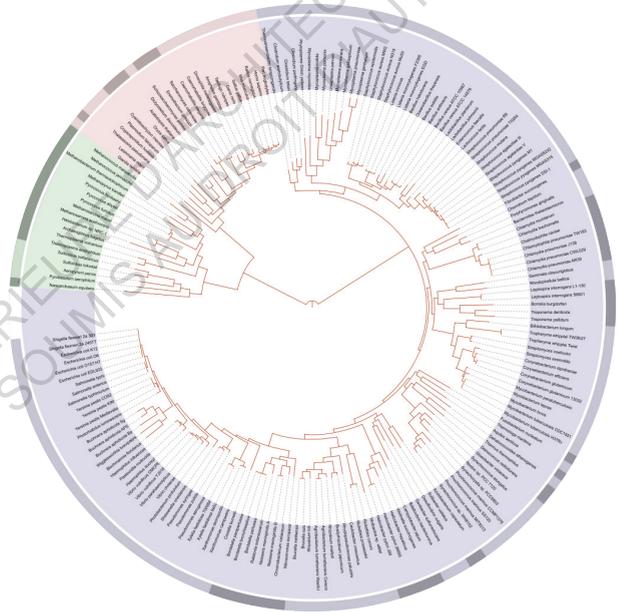


Ci-dessus : Pholque

Chélicères : membres supérieurs de l'araignée au bout desquels se situent les crochets à venin.

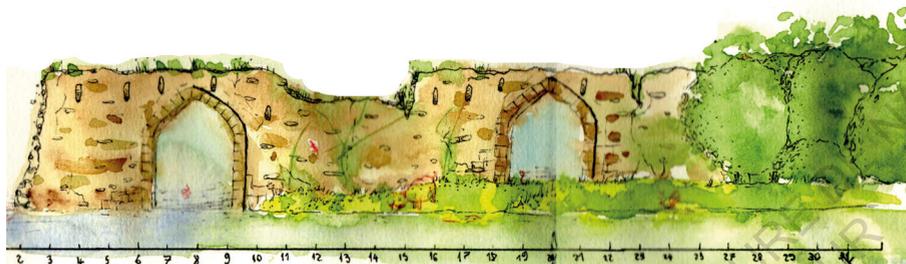
Taxonomies : La taxonomie est l'ensemble de taxons utilisés pour situer une espèce vivante sur l'arbre phylogénétique décrivant de façon généalogique toutes les espèces connues à ce jour. Conventionnellement, on donnera donc pour la tégénaire des maisons le règne (animal), l'embranchement (arthropodes), le sous-embranchement

(chelicérés), la classe (arachnides), l'ordre (araignées) le sous-ordre (araneomorphe), la famille (agélépidés) , le genre (tégénaire/eratigena) et enfin l'espèce voire la sous-espèce (eratigena atrica). Lors de l'identification d'une araignée, il peut être très difficile de distinguer les différences minimales entre deux espèces d'un même genre, on notera alors *Eratigena sp.*



Ci-dessus : Arbre phylogénétique circulaire donnant à voir en rose les eukaryotes (animaux et végétaux), en vert les archées, et en bleu les bactéries. Arbre généré automatiquement avec l'outil en ligne *Automatic tree of life*.

Vernaculaire : Terme architectural définissant les constructions propres à une région climatique, culturelle ou écologique.



Ci-dessus : ruines du moulin pendu à Oudon, construction vernaculaire du pays d'Ancenis.

Table des matières

Préface	4
Introduction	10
1 : Présence	14
A- Quelles araignées ?	14
1- Sauvages, synanthropes, ... Le choix des espèces	14
2- Comportements et description : un arthropode singulier	21
B- Sur le chemin de l'école	29
1-Observation urbaines	29
2-Conclusion	37
2 : Signification	44
A – L'araignée à l'intérieur	44
1- Le seuil dans les morphologies architecturales : la nature domestique	44
2- La toile, objet sensoriel	53
B- L'environnement et l'architecture	60
1 - Etudes de cas	60
2 – Conclusions : une cohabitation multiscalair et inévitable	76

3 : Relations	80
A- Les gestes	80
1- Une brève histoire de psychose occidentale	80
B- La maison sans araignée	91
1 - Description	91
C- Une architecture domestique souhaitable : quelle place pour le sauvage	97
1 - Coccia : la morale, le bonheur, et l'oppression	97
2 - Ingold : l'environnement, le projet, et l'action	99
3 - Les intérêts sociospatiaux en question, la lutte pour la sécurité	100
Conclusion	102
Bibliographie	106
Glossaire	112

Annexes

Dans un souci de concision, les annexes de ce mémoire sont disponibles au lien suivant. Sont compris les résultats de l'enquête en ligne, l'entretien retranscrit avec Nathalie Blanc, et les photos du premier relevé.

t.ly/NRd7

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

L'architecture est une discipline, dont on va parler par le biais de la technique, de la politique, de l'esthétique, de l'Histoire ou de la pratique, mais sans jamais proposer au phénomène de l'architecture une approche... Architecturale. Si autant de disciplines peuvent en leurs termes décrire et expliquer l'architecture, pourquoi pas l'éthologie ? L'araignée, en tant qu'espèce sauvage mais présente dans notre quotidien, cristallise un certain rapport au vivant qu'entretien notre société moderne : méconnue et ignorée, dépourvue d'interfaces communes avec les sapiens que nous sommes, mais bel et bien présente dans nos espaces domestiques. Ce mémoire tentera de proposer une compensation spécifique à l'érosion des connaissances naturelles en proposant un tour d'horizon de ces arachnides, afin de (re)créer une alphabétisation de l'araignée domestique.